

Wolfgang BÜHNE Edt.

Condamné à vivre?

Témoignages d'espérance

clv

Postfach 110135 • 33661 Bielefeld



TASSIN PRÉVERENGES

1ère Edition française 1994

© by CLV · Postfach 110135 · 33661 Bielefeld

Diffusion générale:

La Maison de la Bible – Le Trésor 6 – CH-1028 Préverenges

Distribution en France:

La Maison de la Bible – BP 19 – F-69813 Tassin Cedex

Diffusion au Canada:

Service d'orientation biblique – Plaza Laval – 2750 Chemin Ste
Foy – Ste Foy

QUEBEC G1 V1 V6 – Canada

Condamné à vivre ? Témoignages d'espérance – six témoignages
extraits de trois volumes dont les titres en allemand sont:

Die Sehnsucht der Betrogenen

Ruhe der Rastlosen

Zum Dasein verflucht

Traduction d'Antoine Doriath

Composition: Enns Schrift & Bild, Bielefeld

Impression et reliure: Ebner Ulm

ISBN 3-89397-759-7 (CLV Bielefeld)

ISBN 2-8260-3271-2 (La Maison de la Bible)

Table des matières:

Dieter Röhrig	
Drogué: trahi et vendu	7
Hans Eichblatt	
Situation sans issue	29
Gertrude Berg	
J'ai avorté	47
Antonio Bueno	
Dans les chaînes de Satan	65
Ali Cobanoglu	
De Mahomet à Jésus-Christ	81
Hildegarde Weiler	
Une fille trompée et égarée	97
Que sont-ils devenus?	119
Epilogue	121

Drogué: trahi et vendu

Quand on grandit dans une famille dont le père est policier, on peut s'attendre à ce qu'elle soit irréprochable. Car, en tant que serviteur de l'Etat, l'agent de police illustre avec sa famille les vertus qui caractérisent ou devraient caractériser l'Etat: l'ordre, la sécurité et la discipline.

Mais chez nous, il en va tout autrement.

Mon père passe son enfance dans un milieu social défavorisé, mais il réussit néanmoins à suivre une bonne formation. Après avoir obtenu son C.A.P. de mécanicien, il commence une formation complémentaire en construction mécanique. Hélas, six mois plus tard la guerre éclate, réduisant à néant tous ses projets.

La paix revenue, il lui semble qu'il n'y a qu'un emploi parfaitement sûr, celui de policier, même si cette fonction ne le satisfait pas complètement.

Ma mère est issue d'une famille chrétienne aisée. Ses parents ont pour elle des plans assez ambitieux. Ils ne sont pas enchantés de la voir épouser un policier qui, de par son éducation, ne possède pas leur savoir-vivre et qui, de surcroît, est catholique. Il n'est donc pas étonnant que le mariage de mes parents connaisse de fortes tensions, auxquelles mes grands-parents ne sont pas totalement étrangers.

Mon père se met à boire car il n'est pas de nature à affronter les problèmes.

Avec mes frères et soeurs, je grandis donc dans un foyer où l'harmonie n'existe guère. Meurtrie et pleine d'amertume, ma mère n'a que mépris pour son mari qui,

déjà de tempérament solitaire, se replie encore davantage sur lui-même, trouve refuge dans la boisson et ne vient bavarder avec ses enfants que lorsqu'il est ivre. L'atmosphère déprimante qui règne dans notre maison me marque si profondément que la pensée d'avoir un jour mon propre foyer m'inspire du dégoût.

J'ai alors dix ans et il arrive que je sois tiré du sommeil à minuit pour aller au bistrot du coin chercher des packs de bière pour que mon père puisse continuer à se saouler.

Ma mère, qui a cessé d'espérer quoi que ce soit de son mariage, fait tout ce qu'elle peut pour au moins obtenir quelque satisfaction du côté de ses enfants. Elle m'inscrit dans un lycée anthroposophe qui fonctionne selon les principes de Rudolph Steiner. Cet établissement inculque très fortement la prise de conscience suivante: "Etudiez d'une façon critique ce que le monde offre et reconnaissez qu'il ne vous propose rien qui soit digne d'être vécu. Quand vous aurez admis cette découverte, acceptez nos conceptions et devenez des anthroposophes et des ésotériques".

Mais ceux qui ne comprennent rien à la doctrine anthroposophe, ou ne peuvent pas la mettre en pratique, quittent l'école le coeur vide. Ils ont appris à rejeter les idées du monde, mais ne les ont pas remplacées par une perspective valable. Ce vide explique sans doute pourquoi quelques-uns de mes camarades de classe se sont suicidés et d'autres ont sombré dans la drogue. Je suis à ce moment-là en classe de Seconde, mais mes résultats scolaires sont déplorables. En latin, j'ai une moyenne de 6/20 et ce n'est pas plus brillant dans les autres matières. Tout me paraît ennuyeux et dénué d'intérêt.

Je commence alors à me poser des questions angoissantes: Pourquoi est-ce que je vis? Pourquoi la famille

va-t-elle à la débandade? Pourquoi est-ce que rien ne change?

Pourquoi la vie ressemble-t-elle à une course éperdue, si folle et si mal fichue?

Je quitte donc l'école et pars à l'aventure; je rencontre alors des jeunes gens vêtus d'habits multicolores – nous sommes au début des années 70 – qui ont un sens aigu de la vie communautaire, font du sitting collectif dans les rues, jouent de la guitare et consomment de la drogue.

Je me lie d'amitié avec un jeune qui décide de m'initier à l'usage de la drogue. Nous nous procurons du LSD; il m'explique alors comment se comporter pendant le "trip", comment garder la vue d'ensemble et éviter de sombrer dans l'horreur.

Le jour où je prends ma première dose, je suis assis par terre dans le salon de mes parents, en train d'admirer à la loupe le motif du tapis persan. Soudain, j'ai l'impression que mes jambes s'allongent et que mes pieds s'éloignent; j'ai la tête qui tourne et j'éprouve des vertiges. Je sens que le LSD commence à agir. Je gagne ma chambre. Je vois brusquement la porte s'ouvrir en mille petits mouvements, et un souffle de vent fait bouger des fils rouge vif le long du mur. J'ai l'impression de pénétrer, derrière cette porte, dans un monde totalement inconnu. Le sol est incandescent et ondule comme de la lave. Sur le papier peint, j'aperçois un motif en trois dimensions. Par prudence, je m'assieds sur le bord du lit.

Je mets un disque de Jimmy Hendrix. C'est alors le début de l'"envol". Images confuses et irréelles...La chambre prend la forme du haut-parleur et je suis dedans. Un bruit assourdissant me casse les oreilles. Dès que je ferme les yeux, des manèges aux couleurs vives se

mettent à tourner autour de moi et, dès que j'éteins la lumière, tous les objets de la pièce deviennent incandescents. Je trouve tout cela incroyablement fascinant et découvre enfin un moyen de me soustraire à la grisaille de mon existence et de plonger dans une nouvelle dimension.

Quelques heures plus tard, j'émerge dans la triste réalité quotidienne qui me paraît encore plus insupportable maintenant que j'ai découvert autre chose. J'ai donc hâte d'entreprendre un nouveau "voyage".

Avec le temps, je m'intègre parfaitement dans ce milieu des drogués. J'y suis bien accueilli et bien accepté. Nous effectuons de nombreux "voyages" LSD ensemble et mettons sur pied une sorte de liturgie car, pour la réussite de l'expérience, il faut une certaine musique et une certaine ambiance. Pourtant, plus je consomme du LSD, consommation que je situe entre 200 et 300 prises, moins j'expérimente la fascination du début.

Dans les moments où je n'absorbe pas de LSD, je me pose des questions. La vie a-t-elle un sens? Je méprise la société autour de moi et je me méprise moi-même dans ma sous-culture. Une vie qui se limite à bosser, à passer ses soirées devant la télé jusque tard dans la nuit, à dormir comme une brute et à recommencer le même cycle le lendemain, ce n'est vraiment pas pour moi. Prendre sa retraite à soixante ans, s'occuper d'un petit jardin ouvrier et terminer sa vie dans un home de vieillards, non, merci!

Pourtant, dans mes heures de lucidité et d'honnêteté, je dois bien avouer que, moi aussi, je me suis engagé dans un cercle vicieux et que ma vie n'a aucun sens! Je me drogue, je pars en "voyage", je reviens sur terre au

beau milieu de la réalité dans laquelle je me débats et que je m'efforce de fuir! C'est un mouvement sans fin. Tout me semble devenu insensé.

Je commence alors à chercher dans les livres la réponse à mes interrogations. L'ouvrage "Le loup des steppes" de Hermann Hesse me confirme dans mes pensées. Carlos Castaneda m'impressionne beaucoup mais c'est William Burroughs qui me fascine le plus. Ce génie américain qui, par ses écrits, a inspiré un mouvement de révolte contre les valeurs traditionnelles et a encouragé les expériences vécues sous l'influence des hallucinogènes, avait trouvé pour lui-même une solution pour faire face à cette vie dingue: la morphine. La lecture de ses livres me met l'eau à la bouche et je décide, avec un ami, d'essayer cette drogue afin de donner un prolongement à notre chemin qui semblait devoir s'arrêter.

Assis dans l'auto devant une discothèque de Wuppertal, nous apercevons un dealer qui vient de cambrioler une pharmacie. Il s'approche de nous et nous propose une dose qu'il cache dans sa poche. C'est justement ce que nous attendions! Avec une certaine appréhension, nous acceptons son offre. Nous faisons bouillir le produit et nous nous l'injectons mutuellement.

Les effets dépassent toutes nos espérances. Nous éprouvons un sentiment incroyable de bien-être. Je suis au comble du bonheur; il ne me manque plus rien. En cette chaude nuit d'été, nous déambulons dans les rues de Wuppertal en nous disant l'un à l'autre que cette drogue ne nous asservira pas et que nous garderons toujours la tête froide. De temps à autre, nous nous donnons une tape amicale, et attendons ce que la vie nous réservera.

Le lendemain matin, une fois les effets passés, nous n'avons qu'une seule envie: renouveler l'expérience!

C'est pourquoi nous nous rendons d'abord à Düsseldorf puis à Arnheim en Hollande pour nous procurer cette drogue. Mais l'angoisse que je ressens lorsque je suis dans mon état normal se transforme peu à peu en dépression qui me colle à la peau comme une sangsue. Je me rends compte que je glisse inéluctablement dans la dépendance et qu'il n'y aura pas moyen d'en sortir!

Mais comme je suis homme à ne pas faire les choses à moitié, j'en arrive rapidement à avoir besoin d'un gramme d'héroïne par jour, ce qui m'oblige à trouver les 500 à 800 francs nécessaires à son achat. Ce besoin me pousse donc à franchir un nouveau pas dans la délinquance et la petite criminalité: effraction, vol, trafic et recel.

Si, par exemple, une personne a besoin d'un amplificateur, je lui demande de me montrer dans un magasin le modèle qu'elle souhaite, puis, mine de rien, j'entre et je profite d'un moment d'inattention du personnel pour camoufler l'appareil sous mon gros pardessus et ressortir comme si de rien n'était. Ensuite, je le vends à l'intéressé à moitié prix. J'agis de même pour des blousons en cuir. Je pénètre dans le magasin et, pendant que le vendeur déploie toute son éloquence et sa persuasion pour convaincre un client potentiel, je prends furtivement le blouson, le glisse dans un sac en plastique et disparaiss. Sous l'effet de l'héroïne, on ne connaît plus de scrupules.

Veille de Noël. Nous avons réalisé une grosse affaire à Velbert. Là se vend une héroïne si pure qu'elle peut être dangereuse. D'habitude, je prends un demi-gramme d'héroïne que je fais bouillir avant de me shooter. Dans le cas présent, la qualité de la came est telle qu'elle produit le même effet qu'une quantité double. Je n'y prends

pas garde. Mais quand mon ami vient me trouver pour recueillir mes impressions, il me trouve allongé par terre, inconscient. A plusieurs, ils essaient de me réveiller en me giflant et me font respirer l'air frais du dehors pour que je ne leur reste pas entre les mains, victime d'une défaillance respiratoire. Finalement, ils m'installent dans un bus pour me renvoyer chez moi.

C'est pourtant à l'hôpital que je me réveille le lendemain matin, jour de Noël! Je suis sous un masque à oxygène, raccordé à différents appareils par d'innombrables tubulures. Une pensée me traverse l'esprit: la police ne va pas tarder à surgir et me soumettra à un interrogatoire serré. Ma décision est prise: je regarde autour de moi, personne dans les parages! Je débranche toutes les sondes et me sauve chez mon ami qui demeure à Ronsdorf où je me pique à nouveau.

Quand, par moments, je n'ai plus d'héroïne, je me sens très mal et compense le manque par des barbituriques ou par l'alcool.

A quatre reprises, on me conduit à l'hôpital dans un état désespéré. A mon réveil dans la salle des soins intensifs, la pensée de la mort me vient tout naturellement à l'esprit. La première fois, je me dis que, si je meurs, ce n'est pas grave: j'essaie même de m'imaginer qui assisterait à mes obsèques. Quelques heures plus tard, ces pensées d'apitoiement sur moi-même s'envolent. La deuxième fois, je me demande ce qu'il peut bien y avoir après la mort. Je me cabre de tout mon être contre l'éventualité de mourir: la grande Faucheuse m'inspire désormais les pires craintes.

Au bout de trois jours passés dans l'unité des soins intensifs à Langenfeld, je n'en peux plus dans cette forteresse. Je m'empare d'une serviette, j'ouvre la fenê-

tre et je saute. J'attrape le paratonnerre, une mince tige de métal et me laisse glisser ainsi du troisième étage jusqu'en bas. Rien que d'y penser, j'en frémis encore aujourd'hui. Prendre des risques est l'une des conséquences de la toxicomanie. D'ailleurs, n'ayant plus rien à perdre, cela ne me semblait pas très important.

Sept fois, je côtoie la mort de près. Mais au dernier moment, il y a toujours quelqu'un pour appeler l'ambulance ou la police. L'idée de la mort me remplit souvent d'effroi, car j'ignore ce qu'il y a après. Je suis donc soumis à deux obsessions: prendre de l'héroïne, car sans cette drogue je ne peux pas vivre, et endurer la panique de devoir mourir parce que je consomme de la came.

En tôle

Finalement je passe sept mois en détention à la prison de Wuppertal. C'est une période terrible car je sais que le procureur mène une enquête minutieuse sur mon compte. Devant mes yeux repasse l'effraction de la pharmacie au cours de laquelle mon camarade et moi avons volé de la morphine pour ma petite amie qui se trouvait à ce moment-là dans une clinique gynécologique pour un avortement. Ce cambriolage à lui seul va me valoir sans doute une condamnation à trois ans et demi de prison: un témoin m'a dénoncé. A cela s'ajoute encore un hold-up commis à Düsseldorf, pour lequel je risque 5 ans d'emprisonnement.

Pourtant, les seules charges retenues contre moi sont la possession d'un demi-gramme d'héroïne et un faux en écriture. J'assume, bien que la coupable soit ma copine.

La sanction est donc assez clémente: dix-huit mois de prison.

Là, entre quatre murs, j'ai tout loisir de réfléchir à ma vie passée. Dans mon imagination, je revois mon existence un peu comme celle d'un petit bourgeois qui vit au jour le jour et ne prend pas le risque de sauter par-dessus les murailles de son éducation pour entrer dans un univers qui tue. Si seulement je pouvais travailler normalement, n'avoir jamais connu l'héroïne et les affres de la dépression!

En prison, je fréquente un autre monde cloisonné en sous-groupes culturels: les bagarreurs, les violeurs, les assassins, les toxicomanes. Chaque groupe possède son style de vie caractéristique. Je suis d'emblée admis dans celui des toxicomanes: lors de la première promenade, je rencontre d'anciens copains. Nous parlons de nos expériences respectives et évoquons des souvenirs communs. "Te souviens-tu comme c'était bien, au Paradisio, à Amsterdam! Quelle qualité d'héroïne nous y avons déniché!" Comme de vieux habitués des combines, nous discutons sur la manière de mieux dévaliser une pharmacie. Dans mon état de manque, la simple évocation des expériences passées à nous droguer me donne des hallucinations. La nuit, je fais des rêves impossibles d'opium et d'héroïne. A mon réveil, je suis exténué et amèrement déçu.

Ma mère meurt alors que je suis en prison. Malgré toutes les déceptions que je lui avais causées, elle était restée en bons rapports avec moi. Elle a souffert de me voir dégringoler la pente. Elle est morte de chagrin. Deux fois, elle était venue me rendre visite en prison. Maintenant, la voilà disparue et je me sens totalement

abandonné: mon père, mes frères et mes soeurs ne veulent plus rien savoir de moi.

Lorsque je sors de prison, je n'ai aucune perspective d'avenir, et les seules personnes avec lesquelles j'ai gardé le contact sont les drogués et les dealers. Eux savent se réjouir quand un de leurs clients revient! "C'est formidable que tu sois de nouveau parmi nous! Tiens, ta première dose est gratuite!" En l'espace de deux jours, je me retrouve pris dans l'engrenage.

Un peu plus tard, je réussis – peut-être suis-je même le seul de toute la province du nord de la Westphalie – à me procurer chaque jour 10 ml de Polamidon. J'en suis fier car cet exploit me place désormais parmi l'élite des consommateurs de drogue. Chaque matin je vais chez le médecin chercher l'ordonnance prescrivant le stupéfiant: il me la délivre en m'imposant de trouver un endroit où je pourrai me faire soigner. Le Polamidon est une substance analogue à la morphine mais beaucoup plus destructrice. Muni du précieux papier, je cours à la pharmacie la plus proche et, de là, aux toilettes publiques ou dans un coin du parc où je m'injecte le liquide dans les veines. Peu m'importe à ce moment-là que les gens m'observent.

Physiquement, je ne suis plus qu'une ruine. Pendant trois mois, je souffre de l'hépatite des toxicomanes. Puis j'en arrive à vomir après chaque injection. Je ne peux plus avaler quoi que ce soit. Un beau jour, les petits vaisseaux sanguins qui irriguent les yeux claquent: je verse des larmes de sang.

C'est la fin.

Accablé et livré à moi-même, je sais que plus personne ne veut de moi. Je ne suis plus qu'un drogué usé, un

type fini, incapable de se tenir debout. Je sais que je suis arrivé au bout du rouleau, que j'ai gâché ma vie et que celle-ci n'a plus de sens.

Autrefois, je ne pleurais jamais. Mais en cet instant, en prenant conscience que je viens d'atteindre le fond de la détresse, je me sens tellement bouleversé que je cherche refuge dans la cage d'escalier d'un immeuble et pleure toutes les larmes de mon corps.

J'erre ensuite sans but à la recherche d'un endroit pour dormir: je suis devenu un „S.D.F.“. Je n'ai plus qu'une chose qui me tient fortement dans ses griffes: ma dépendance de la drogue.

Une fois de plus, me voilà inconscient dans l'unité des soins intensifs d'un hôpital régional. Je me réveille, les bras endoloris, et je sais ce qui me guette: l'asile de fous! Attends-toi à être privé de liberté et de drogue pour de bon, cette fois-ci!

Je retourne en prison où je fais la dure expérience du sevrage. Tous les médicaments qu'on me donne pour faciliter mon affranchissement de la drogue n'atténuent cependant pas les douleurs insupportables de mon estomac. Mais il n'y a pas d'autre solution, il faut que je m'y fasse.

Le jour de ma comparution devant le tribunal, je dis au juge: “Laissez-moi en tôle! Je n'ai pas envie de sortir”. Je sais que, dehors, je devrai subir les mêmes crampes qu'en prison.

Espoir

Vient le jour qui m'apporte une lueur d'espoir. Il y a dans la prison une permanence pour apporter une aide morale

aux détenus. Elle est organisée par des personnes de Hückeswagen, une ville voisine. Tous les jeudis, les prisonniers sont invités à une réunion. J'accepte l'invitation qui me permet de rencontrer quelques personnes du "milieu" et de voir autre chose que mes quatre murs. Des chrétiens s'approchent de moi et cherchent à me convertir: "Jésus peut changer ta vie!" Je souris devant ces gens un peu loufoques et j'ai vite fait de les cataloguer: voilà des gens qui ont besoin d'une illusion pour pouvoir vivre. Ils croient en Dieu et, parce qu'ils croient dur comme fer en lui, ils adoptent un certain style de vie. Cette utopie leur permet de mener une existence où tout est clair.

Non merci, je préfère crever en homme réaliste plutôt que de vivre dans une telle illusion! Dans cet état d'esprit, je participe à l'entretien, allant de table en table pour persuader les chrétiens qu'ils sont cinglés. Peut-être des cinglés heureux, des cinglés satisfaits, mais des cinglés tout de même!

Ces chrétiens ne m'opposent aucun argument convaincant, capable de me faire changer d'avis. Il y en a cependant un qui n'a pas la langue dans sa poche et qui connaît bien la Bible. Au début, j'arrive à contrer ses arguments et, de son côté, il oppose à chacune de mes affirmations un verset de l'Écriture. Cela donne lieu à des discussions animées qui, à mon insu, me permettent de connaître de mieux en mieux le contenu de la Bible.

Après environ six mois d'entretiens avec cet homme, je dois reconnaître que les déclarations bibliques sont tout à fait acceptables et pleines de bon sens. Il ne me reste qu'un atout pour justifier ma position retranchée: je n'ai encore jamais rencontré un chrétien qui vit ce que la Bible enseigne. Cela me permet de balayer du revers de la main tous les arguments développés jusqu'à présent.

Mon interlocuteur commence par me donner raison, mais ajoute qu'il existe une source d'énergie qui permet de vivre ce que la Bible prescrit. Cette source, c'est Dieu.

Il me demande: "As-tu déjà prié?"

– Non.

– Pourquoi pas?

– Parce que je ne crois pas en Dieu!

– Mais si tu lui demandes: „Dieu, si tu existes, viens dans ma vie et pardonne-moi mes péchés“, il te répondra. Il te donnera une nouvelle intelligence et un nouveau coeur. Essaie donc! Dès ce soir, fais cette prière, puis va dire à tous tes codétenus que tu es devenu chrétien.

– Quelle idée saugrenue! Je vais prier, mais suppose que ton histoire ne marche pas; rien ne se passe. Alors, moi, j'aurai dit à tout le monde que je suis devenu chrétien! Mon image serait complètement foutue et ma condition pire qu'avant! Non, il n'en est pas question. Peut-être quand je serai libéré”.

Ma libération intervient peu après. Friedel Pfeiffer, le responsable du service d'entraide, me propose de m'accueillir chez lui à ma sortie de prison. Je lui demande:

– “Sais-tu vraiment à qui tu as affaire?”

– Oui, je le sais”, répond-il; mais en réalité il l'ignore, car je suis le premier toxicomane à venir chez lui.

Les portes de la prison s'ouvrent enfin! Depuis six heures du matin, un membre du service d'entraide se tenait devant le portail pour me conduire chez Friedel. Après un copieux petit déjeuner, Friedel me déclare que ses amis cherchent un logement pour moi. Soulagé, je me dis que cela peut prendre beaucoup de temps et que, peut-être, ils n'en trouveront pas. Cela me permettrait de repartir, car j'ai le pressentiment qu'on n'échappe pas facilement à cette sorte de chrétiens. Mais, dès le lende-

main, ils ont déjà le logement! Avec des sentiments mélangés, je dois me faire une raison.

Outre le logement à proximité de Hückeswagen, on me procure aussi un emploi. Cette situation va favoriser et approfondir mes contacts avec les chrétiens qui m'invitent régulièrement à leurs collations, où j'apprends à connaître beaucoup d'entre eux. Je m'aperçois que les relations entre eux sont plus affectueuses et plus cordiales que je ne l'avais imaginé d'abord.

Mais quelque chose m'irrite profondément: chacun me demande si je suis chrétien. Chacun veut absolument me convertir et cette insistance me tape sur les nerfs.

Je résiste à cette pression pendant quelques semaines. Un jour, je retrouve Wolfgang, cet homme avec qui j'avais eu de si longues conversations en prison. "Tu n'es plus en tôle, me fait-il remarquer. Nous pouvons donc maintenant ensemble prier Dieu et lui demander d'entrer dans ta vie!"

Je suis pris au piège. D'un côté, je me dis qu'il m'est tout à fait impossible de prier. Comment faire ce pas si irrationnel et m'adresser à un Dieu en qui je ne peux pas croire!

D'un autre côté, je sais qu'il n'y a pas d'alternative et, au fond de moi-même, j'en arrive à souhaiter qu'il y ait quelque chose de vrai dans le bla-bla des chrétiens.

Avec une lueur d'espoir et une attente de je ne sais quoi, je prononce ces paroles: "Seigneur, si tu existes, viens dans ma vie. Je n'arrive pas encore à croire. Mais pardonne-moi mes péchés et fais de moi un être nouveau".

Tout est confus en moi et je trouve la situation plutôt embarrassante. Je suis heureux que Wolfgang me laisse seul.

J'écoute un peu en moi pour voir s'il s'est produit un changement. Rien. D'ailleurs, je n'attends rien.

Le lendemain matin, je me lève à cinq heures et demie pour aller au travail. Je constate tout de suite que ma déprime a disparu. Bien que je n'aie jamais été auparavant sensible à un lever de soleil, ce jour-là je me dis que c'est sans doute le beau temps qui est la cause de ma bonne humeur. Un peu plus tard, dans le bus qui me conduit à l'usine, je cligne des yeux en regardant intentionnellement le soleil, car je crains que, dans l'ombre de l'atelier, la dépression ne revienne. Crainte inutile: aucune sombre pensée ne m'assaille durant toute la journée.

Est-ce la prière de la veille qui a changé quelque chose ou bien les chrétiens ont-ils glissé une substance euphorisante dans mon repas?

Comme le soir la dépression n'est pas revenue, ma prière de la veille me revient à l'esprit: je réalise soudain que Dieu est intervenu. Il a effectivement ôté ma culpabilité, il a effacé ma vie de péché, il a fait disparaître le Dieter Röhrig dépendant de l'héroïne. Il m'a donné une vie nouvelle. Je comprends alors que je viens d'expérimenter ce que la Bible appelle la nouvelle naissance. Et lorsqu'avec une joie profonde j'ouvre la Bible, une certitude s'empare de moi: "Dieu va désormais te parler; tout ce que ce Livre contient est la vérité et c'est à cette vérité que tu dois dorénavant soumettre toutes choses". Me voilà donc devenu un enfant de Dieu!

Rechute

Durant les premiers jours qui suivent ma conversion, il me semble que je pourrais éclater de joie. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tant de chrétiens déambulent avec des visages allongés alors que nous avons un Dieu si merveilleux!

Ce Dieu si grand et si sage va faire en sorte que j'apprenne à mieux le connaître, lui, et que j'apprenne aussi à mieux me connaître, moi. Il va ainsi saper tout fondement à mon arrogance et à ma prétention d'être supérieur aux autres chrétiens.

Ma relation avec Dieu se rompt le jour où je commets un péché précis. Malheureusement, je ne veux pas régler l'affaire tout de suite. Je ne tiens pas non plus à en parler à d'autres chrétiens ni à solliciter leur aide. Je préfère m'en tirer par mes propres forces. Je cache donc mes difficultés, ce qui me rend malheureux. Mes amis s'aperçoivent que quelque chose ne va pas chez moi. Mais comme je ne suis pas disposé à me mettre à table, je tombe dans un autre péché en commençant à fumer du hasch.

Cela me conduit à une expérience déprimante: je déclare à qui veut m'entendre que Jésus-Christ m'a affranchi et, aussitôt après, j'allume une cigarette! Je me reproche mon incohérence. Je parle de liberté et je ne suis même pas capable d'arrêter de fumer. Je décide alors de faire un effort de volonté en clamant à toutes les personnes que je connais:

“Si vous voulez voir quelqu'un qui est capable par lui-même de renoncer à la cigarette, observez Dieter Röhrig à partir du 1er juillet!”

Hélas, je ne tiens mon engagement – avec beaucoup

de peine – que quinze jours, après quoi il me faut de nouveau un mégot aux lèvres.

Une défaite en entraîne une autre. Je ne m’en sors plus. Je me dis: “Tu es un bon à rien. Tu as toujours échoué: tu t’es planté dans ta scolarité, tu as déçu tes camarades toxicos et, maintenant, tu rates ta vie de chrétien!”

J’en arrive à devoir falsifier des ordonnances pour me procurer du valoron et de l’héroïne. Parvenu à ce point de déchéance, j’envisage de partir pour la Turquie, bien que je sois en stage d’apprentissage et que je fréquente Iris – qui deviendra plus tard ma femme -, une jeune chrétienne fermement attachée au Seigneur Jésus.

J’envisage donc de retirer de l’argent et de filer en Turquie où je compte trafiquer et faire fortune avant de disparaître dans la nature. Mais comme un fait exprès, qui vois-je devant la banque? Peter Knuppel, mon ancien chef, qui me prend par les épaules et me secoue en me disant, les larmes aux yeux:

“Il n’est plus question que tu fasses ce que tu veux. Tu vas faire ce que je veux. Viens avec moi chez Friedel!”

Je ne peux résister à ses larmes et à sa tristesse. Dans le bureau de Friedel, je m’écrie: “C’est foutu. Je n’en peux plus. Je me barre!”

Friedel se borne à répondre: “Déjà?” A toutes les personnes atterrées qui sont dans la pièce, j’adresse un “Salut! Bonne chance!” avant de sortir pour aller à la banque et prélever 3 500 francs sur mon compte. De là, je me rends à Wuppertal, je me procure de l’héroïne et reviens à Hückeswagen le soir même, gonflé à bloc. Le lendemain matin, quelqu’un frappe à ma porte: c’est Hans Eichblatt, l’un des membres du service d’entraide.

“Jeune homme, ouvre-moi, nous avons à parler. Tu t’es mis dans un drôle de pétrin!”

A contrecœur, j’accepte un ultime entretien mais, auparavant, je m’injecte une dose d’héroïne dont une partie se perd, car je n’ai pas tout à fait atteint la veine.

Dans le bureau, je m’assieds en face de Friedel, d’une femme de ménage et de ma copine Iris. Ils sont tous au courant de mes falsifications d’ordonnances. Friedel me place devant un choix simple:

“Ou bien tu acceptes une cure de désintoxication chez nous, ou bien on te ramène en prison: tes falsifications suffiront pour te faire condamner”.

Le cœur lourd, j’opte pour la première solution. Et je fais alors l’expérience émouvante de voir des chrétiens se relayer à mon lit pour veiller jour et nuit sur moi, tout le temps que dure le sevrage.

Assis ou allongé, je n’ai le droit de rien faire sinon de lire. Pour oublier le manque qui me tenaille, je dévore les livres passionnants de Colson sur l’affaire du Watergate. Finalement, la souffrance est bien moins vive que je ne l’avais craint. Je découvre dans ces ouvrages les miracles que Dieu a accomplis pour réunir des personnes qui se vouaient jusqu’alors une haine farouche. Cette lecture m’interpelle et je me dis: “C’est trop tard pour toi, tu as laissé passer ta chance. Ce sont des rêves évanouis”.

Et pourtant, durant cette phase de désintoxication, je suis témoin de miracles étonnants. A défaut d’ennemi mortel, c’est le père d’Iris qui entre dans ma chambre, une revue de chasse sous le bras. Rempli d’amertume contre moi, il aurait préféré que nos voies ne se croisent jamais. Il s’assied sur le bord de mon lit en disant: “Je suis encore alerte. A mon tour de te veiller!”

Un peu plus tard Inge, sa femme, le rejoint avec un tri-

cot. Je ne comprends plus rien. Je me sens épuisé et me recroqueville sous mes couvertures. L'homme me regarde droit dans les yeux et, sur un ton qui ne contient aucun rejet de sa part, il me lance: "Mon garçon, fallait-il en arriver là?"

Ces mots prononcés dans un tel contexte me prouvent clairement qu'une nouvelle relation, faite d'acceptation et d'amour, s'est établie entre nous. Cela m'humilie encore davantage.

Ma situation me paraît si mal engagée qu'à un moment donné, j'ai envie de retourner en tôle. J'en ai presque la nostalgie. Heureusement, peu après, je reçois la visite de Friedel et du père d'Iris. Friedel me dit: "Tu veux te repentir, n'est-ce pas?"

Cette question me surprend. Je ne veux pas me repentir. Au contraire, je n'ai qu'un désir: fuir au plus vite! Je n'ai plus aucun goût à la vie. Une chose est certaine: j'ai lamentablement échoué! Comment se fait-il alors que je réponde "oui" à la question de Friedel?

Friedel prie en premier, suivi du père d'Iris. Quand vient mon tour, je confesse à Dieu que je suis très déçu de moi-même, que je n'ai aucune excuse à lui présenter, que je ne sais plus rien et que je n'ai qu'une envie: filer.

Cette prière inonde mon coeur d'une paix profonde. Dieu voulait que j'arrive à cette conclusion: "Je ne puis rien, pas même vivre une vie chrétienne". J'ai alors l'impression que le Seigneur m'a répondu: "Laisse-moi faire. Aussi longtemps que tu crois pouvoir faire quelque chose, je ne peux rien pour toi. Et si tu ne me laisses pas agir dans ta vie, tu n'as aucune chance de t'en sortir!"

C'est la dure leçon à apprendre et, aujourd'hui encore,

je suis heureux de l'avoir apprise. A partir de ce jour, je remonte la pente.

La dernière audience

Il me reste à comparaître devant le tribunal. Les pronostics sont plutôt sombres: treize faux en écriture, sans compter mes antécédents judiciaires et un juge connu pour sa sévérité!

Le jour de la convocation, Peter, Friedel, Hans et le père d'Iris m'accompagnent pour prier et me soutenir. Je suis prêt à reconnaître toute la vérité devant le tribunal, même si cela doit me valoir une lourde peine d'emprisonnement. Si Dieu le veut ainsi, j'accepte d'être son messenger derrière les barreaux de la prison.

Le procureur lit l'acte d'accusation, après quoi le juge me demande de me prononcer sur ce que je viens d'entendre.

“Je plaide coupable sur tous les points!”

Il me questionne alors sur le valoron et me demande pourquoi j'ai agi de la sorte. Aussitôt Friedel se lève et s'efforce de décrire l'état dans lequel je me trouvais à ce moment-là. Après ces explications, le juge me lance:

“Accusé, quelle garantie me proposez-vous en échange de votre liberté?”

– Si je me discipline pour avoir chaque jour un moment de méditation, je crois pouvoir m'en sortir.

Le juge, qui attribue au mot “méditation” un sens certainement différent du mien, me demande, l'air embarrassé:

“Hm! méditation... Qu'allons-nous faire de vous?”

J'ai bien une idée à lui soumettre, mais je ne suis pas le

juge, seulement l'accusé. Le magistrat s'adresse ensuite au procureur et cherche à connaître son sentiment. Celui-ci préfère ne pas trop s'avancer et envisage toutes les possibilités.

C'est une situation comique. Dans le passé, j'avais toujours eu affaire à un procureur qui enfonçait le clou et un juge qui suivait logiquement son réquisitoire. Et voilà que le juge me demande:

– Si on vous infligeait une amende, seriez-vous d'accord?

– Oui.

– Monsieur le procureur, acceptez-vous que l'on condamne l'accusé au paiement d'une amende de 2 500 francs?

– D'accord!

Aussitôt, mon futur beau-père sort son carnet et signe un chèque du montant imposé. Me voilà libre! Dans ma joie, j'ai une folle envie d'aller embrasser le juge et le procureur!

Après m'être soumis à un traitement, je suis embauché par le père d'Iris. Je commence par redresser des clous tordus et, plus tard, j'apprends à tisser. J'accomplis mon travail avec beaucoup de joie et une grande reconnaissance envers Dieu qui m'a offert la chance d'un nouveau départ dans la vie.

Peu avant mon mariage, mon futur beau-père me fait cadeau de plusieurs métiers à tisser des bandelettes, me permettant ainsi de travailler à mon propre compte. Je me considère comme un homme comblé à tous points de vue.

Les années ont passé. Iris et moi, nous nous sommes mariés et avons accueilli quatre enfants dans notre foyer. Nous nous sommes sentis appelés par Dieu à nous occu-

per d'une communauté de maison qui accueille des jeunes femmes en danger moral. Dans notre petit atelier, nous avons pu procurer du travail à de jeunes hommes des autres communautés de maison.

Comme notre petite entreprise s'est beaucoup développée et qu'après avoir passé seize heures et parfois davantage dans l'atelier, il ne nous restait plus de temps pour la famille et la communauté de maison, nous avons pris la décision, au début 1989, de l'abandonner et de nous consacrer exclusivement au travail parmi les jeunes en difficulté.

Actuellement, nous hébergeons dix personnes dans notre communauté: toutes ont derrière elles un lourd passé.

Mais, pour Iris et pour moi-même, il n'y a rien de plus beau que de voir comment des jeunes sont radicalement transformés par la foi en Jésus-Christ. Ils deviennent des êtres capables à leur tour d'accomplir, avec un coeur plein de gratitude envers Dieu, ce que le Seigneur demande à chacun d'entre nous: l'aimer, lui, et aimer notre prochain comme nous-mêmes.

Situation sans issue !

Alors qu'au Vietnam de nombreux jeunes Américains risquent leur vie pour défendre l'honneur fortement ébranlé des Etats-Unis, moi, je grandis à Hückeswagen, une petite ville des environs de Wuppertal.

Ma mère et mon beau-père sont retournés en Amérique et m'ont confié à la garde de mes grands-parents, parce que ma mère craint que je ne sois à mon tour embarqué dans cette sale guerre si je les accompagne.

Si maman a envisagé que je la rejoigne plus tard aux Etats-Unis, mon grand-père, de son côté, fait des plans pour que je prenne sa succession dans son entreprise qui est plutôt prospère.

Quant à moi, je constate que j'ai pour mission de maintenir ensemble mes grands-parents qui se détestent mutuellement. Je suis sans doute le seul trait d'union entre eux, car tous les deux ne vivent que pour moi. Moi, en revanche, je n'ai nulle envie de ne vivre que pour eux; aussi, je me bâtis très tôt mon propre style de vie.

Comme je suis destiné, par la volonté de grand-père, à devenir un homme d'affaires, je dois fréquenter le lycée, puis, après plusieurs tentatives infructueuses, j'entre dans une école supérieure privée. Il y a là, pêle-mêle, une foule de jeunes qui, comme moi, ont échoué dans les classes terminales du lycée et n'ont qu'une idée en tête: profiter de la vie en s'amusant.

Comme l'école est assez loin de la maison de mes grands-parents, j'échappe plus facilement à leur emprise. Je fais bientôt partie d'une bande de jeunes copains

qui mènent une vie aventureuse. Nous avons déniché, à Wuppertal, des bistrots dans lesquels les prostituées et leurs souteneurs errent encore le matin très tôt, passablement éméchés. Comme quelques-uns d'entre nous pratiquent le judo, nous nous sentons assez forts pour commander de la bière dans ces tripots mal famés. C'est toujours une odyssée dangereuse que de fréquenter de tels endroits! Nous quittons régulièrement ces bouges avec les yeux pochés et quelques dents branlantes.

Nous avons trouvé un moyen, certes risqué, de nous procurer l'argent nécessaire à nos sorties. Dans la gare de Wuppertal, près du guichet des billets, il y a un kiosque à journaux, muni d'une petite boîte percée dans laquelle les clients mettent la somme d'argent correspondant au prix du journal. Vers huit heures du matin, la boîte est apparemment bien remplie.

Quelques-uns des nôtres y mettent leurs pièces, prennent le journal et se postent ensuite devant le kiosque, leurs journaux grand ouverts. Protégé des regards indiscrets par les lecteurs "passionnés" et leurs journaux ostensiblement dépliés, j'ai pour mission de démonter à toute vitesse la boîte et de la faire disparaître sans attirer l'attention.

Avec le temps, nous acquérons une telle dextérité que l'affaire se règle en quelques secondes, sans que nous ne soyons jamais pris.

Les cours dispensés à l'école nous intéressent de moins en moins, ce qui se traduit par des notes de plus en plus déplorables. Cette situation pénible m'amène à fabriquer mon propre tampon à en-tête de l'école, à falsifier les signatures et à remplir moi-même mon carnet de notes. Cela dure trois ans, puis je quitte l'école muni du baccalauréat, rempli et signé de ma propre main. Ni mes

parents en Amérique ni mes grands-parents ne se doutent de quoi que ce soit. Ils sont persuadés que j'ai brillamment réussi mon examen et envisagent pour moi une carrière commerciale. Celle-ci doit commencer dans l'affaire de mon grand-père.

J'ai vingt ans quand j'entre dans l'entreprise. Nous vendons des appareils médicaux pour le bain, appareils que mon grand-père a conçus et fabriqués à Dresde dès avant la guerre, et qui sont connus dans toute l'Allemagne. Nous tenons régulièrement des stands aux grandes foires expositions telles que Munich, Cologne ou Düsseldorf, si bien que je suis souvent en déplacement avec grand-père.

A cette époque, je comprends qu'il est atteint d'un cancer incurable. A la suite d'une opération, on lui a mis un anus artificiel. Conséquences: odeurs nauséabondes et manque d'hygiène; ce n'est pas particulièrement favorable pour l'entreprise!

Bien que dans l'antichambre de la mort, mon grand-père ne baisse pas les bras. Grâce à sa volonté de fer, il réussit encore à être présent aux expositions pendant un an après l'intervention chirurgicale. Mais ensuite, sa santé décline rapidement et bientôt il ne peut plus se lever seul. Je dois le traîner jusqu'à son fauteuil devant la télé; il n'a plus que la peau et les os, mais son esprit est alerte. Il a une volonté inflexible de vivre tout en sachant pertinemment qu'il doit mourir.

En me rendant à son lit, un soir, je le trouve mort. Le matin même, je lui ai demandé si tout allait bien et, le soir, il n'est plus. Personne n'a remarqué qu'il est mort l'après-midi d'une défaillance cardiaque.

Ce soir-là, je mesure combien la vie est absurde. On vient au monde, on grandit, puis une maladie sournoise

comme le cancer fait irruption et plus rien n'y peut quelque chose. Ni la voiture dernier modèle, ni les cinq cent mille francs du compte bancaire.

Je me dis alors: "Si telle est la destinée, il faut que je profite de la vie tant que je suis jeune et en bonne santé!"

C'est ainsi qu'après l'enterrement de grand-père, je vends l'entreprise, ramasse tout l'argent et pars faire le tour du monde, abandonnant ma grand-mère qui devient, en l'espace d'une nuit, une femme pauvre, endettée et trahie.

Après six mois de belle vie, je n'ai plus d'argent car, dans les night-clubs, on dépense facilement plusieurs milliers de francs par nuit. Mais entre-temps, j'apprends à connaître de nombreux individus qui ont des combines pour gagner beaucoup d'argent en travaillant peu.

M'inspirant de leurs principes, je mets petit à petit au point ma propre méthode pour me procurer des voitures, et un système particulier pour escroquer les banques. Cela me permet de faire face aux dépenses d'une vie de château dont l'absurdité reste encore gravée dans mon souvenir.

Je "travaille" d'abord dans la région de Cologne, puis à Wuppertal, enfin à Düsseldorf, avant de prendre la fuite en Espagne, car la police s'est mise à ma recherche.

Outre les Mercedes, j'ai aussi un faible pour les voitures de sport anglaises; je m'en procure donc une en Espagne, puis me fixe quelque part, jouissant de tout ce dont j'ai rêvé.

Je passe le plus clair de mon temps à la plage; pour combler ma solitude et vivre quelques heures agréables, je me suis trouvé une charmante petite amie.

Le succès me sourit: argent, autos, femmes, teint bron-

zé, je goûte à tout cela et, pourtant, ces choses ne parviennent pas durablement à me faire oublier que mon coeur est froid et solitaire. Souvent, la nuit, couché auprès d'une jolie fille, je pense que la vie est absurde.

Il n'est pas question de revenir en Allemagne; un mandat d'arrêt a été lancé contre moi. Je suis souvent sur le point de me jeter à la mer, malgré mes poches bien garnies. Ma vie n'a pas de sens. Il n'y a personne qui s'intéresse à ce que je suis devenu et je ne connais personne susceptible de se passionner à l'ouïe de mes récits.

Toujours est-il que, peu avant Noël 1971, j'ai une folle envie de rentrer en Allemagne. Je veux savoir ce qu'il est advenu de grand-mère: j'ai la nostalgie de la maison. Je sais que la police m'attendra à l'aéroport; je prends tout de même l'avion, débarque à Düsseldorf et franchis les différents contrôles sans encombre.

Je passe ma première nuit dans un bar, afin de surprendre au petit matin ma grand-mère qui va en être bouleversée. J'ai sa misère et la mienne devant les yeux. Je mesure tout le mal que je lui ai causé.

Mais une grand-mère est une grand-mère! Le petit-fils peut faire les quatre cents coups, elle arrive à tout surmonter. La mienne m'a conservé tout son amour et je peux demeurer quelques jours chez elle.

Le jour, je ne m'aventure pas dehors de peur d'être reconnu. Je ne sors que la nuit. Je rencontre ainsi Ingrid qui va devenir ma femme.

Pour elle, je suis un homme d'affaires qui en a plein les poches et qui roule dans une superbe voiture; de son côté, elle vient de passer par une expérience conjugale ratée et a connu beaucoup de déceptions dans sa vie. Elle aspire donc à un peu d'amour et d'attentions. C'est ainsi qu'elle tombe dans les bras du fou que je suis.

Elle croit tout ce que je lui raconte et devient vite amoureuse de moi. Je quitte donc ma grand-mère pour faire irruption de temps à autre chez Ingrid, mais le plus souvent je vis à Cologne où je me suis joint à un groupe qui coiffe un réseau de prostitution. Cette vie m'écoeure; bien que j'aie plus qu'assez de filles et d'argent, dans mon âme règne le plus grand chaos. Je réussis à tenir le coup parce que j'ai absolument besoin d'une cache d'où je m'éclipse pour rendre visite à Ingrid.

Mais ça commence à sentir le roussi pour moi en Allemagne; je décide donc de retourner en Espagne. Dans ce but, je me procure – par une méthode personnelle – une Audi 100 avec laquelle je compte traverser la frontière. Mais, avant de disparaître sans laisser de traces, je veux passer encore une nuit chez Ingrid.

A cinq heures du matin, je me glisse furtivement hors du lit pour un dernier “au-revoir” à Ingrid avant de filer. Mais impossible de mettre la main sur les clés de la voiture! Je ne sais pas qu'Ingrid a éventé la mèche et que, pendant mon sommeil, elle a caché les clés, appelé un certain Friedel pour lui dire: “Hans est ici et j'ai l'impression qu'il prépare un sale coup. Toi qui t'occupes de gens potentiellement criminels, ne voudrais-tu pas passer et avoir un entretien avec lui?”

Tandis que je cherche fiévreusement mes clés, j'entends une voiture s'arrêter devant la maison.

C'est Friedel qui arrive à toute allure!

Je l'ai connu autrefois comme un garçon “pieux” car, entre 13 et 17 ans, j'allais souvent jouer au football dans le EC-Scheideweg où Friedel faisait fonction d'aumônier. Par mesure de précaution, je m'arrangeais pour piquer un petit somme pendant la méditation qui suivait

le match. Mais toujours est-il que je me souviens de ce garçon et je l'ai incidemment évoqué au cours d'une conversation avec Ingrid. Maintenant, il sort de sa voiture. Je crains le pire.

Je songe un moment à sauter par la fenêtre et à prendre le large. Toutefois, je me ressaisis et me dis: "Reste „cool“ pour accueillir ce gaillard; tu trouveras bien moyen de t'en tirer à ton avantage!"

Pour moi s'est levée une journée bien étrange. Friedel commence par me marteler la tête en affirmant que ma vie est fichue.

Il vise en plein dans le mille. Car rien ne décourage autant que la fuite constante pour échapper à la police et à ceux qu'on a escroqués et qui n'attendent que l'occasion de vous abattre. Il n'y a rien de tel pour vous démoraliser que d'être toujours aux aguets et de lorgner de tous côtés pour se montrer le plus malin et survivre.

Lorsque Friedel insiste en disant que Dieu peut changer le cours de ma vie, je l'interromps en l'assurant que devenir bigot dans mes vieux jours est bien la dernière chose à laquelle je penserai. Friedel me fait alors la proposition suivante: "Ecoute, si tu le désires vraiment, j'irai voir toutes les personnes que tu as trompées, ainsi que la police. Je suis prêt à me porter garant de toi, au prix de ma personne et de mes biens, à condition que tu fasses ce que je te demande. J'ai un beau-frère qui est contremaître sur un chantier de construction. Tu pourrais travailler comme manoeuvre car, de toute façon, tu ne trouverais pas d'autre emploi. Cela te donnerait l'occasion de prouver que tu es véritablement un homme".

Aujourd'hui encore, je ne comprends pas comment j'ai pu accepter cette offre et admettre avoir gâché ma vie.

Commencer comme manoeuvre dans une entreprise de bâtiment est pour moi une chose tout à fait insensée. Je n'ai jamais travaillé manuellement. Quand j'ai travaillé, c'était dans le commerce.

Deux jours plus tard, par un lundi matin pluvieux, je me trouve sur le chantier, entouré de coffreurs, maçons et autres ouvriers. Il faut bosser dur: traîner des blocs de pierre, faire du mortier, porter des sacs de ciment. Au bout de trois heures, je ne sens plus mes mains et j'ai terriblement mal au dos, car cela fait plus de dix ans que je n'ai plus fait d'efforts physiques. Je maugrée en moi-même: ça ne tourne pas rond dans ta tête pour que tu trimes ainsi sur ce chantier!

Fourbu, je rentre le soir en jurant que je n'y retournerai plus jamais. Pourtant, le lendemain, je suis ponctuel à mon poste. En peu de temps, mes jeans moulants se déchirent et toutes mes chemises s'usent, de sorte que je dois me procurer des vêtements de travail. Mon orgueil en prend un sacré coup car j'ai, jusqu'à présent, toujours été tiré à quatre épingles.

Un certain week-end, des réunions d'évangélisation ont lieu à Scheideweg, sur le thème "Paroles de vie". Deux semaines auparavant, Friedel m'a déjà remis une invitation et des traités. Il a insisté pour que j'y assiste au moins une fois. Par amour pour la paix entre nous, je me suis dit: "Tu peux bien y aller pour te débarrasser de ce casse-pieds!"

Il est hors de question que je devienne chrétien, car je considère le christianisme comme une idéologie. Certains sont chrétiens comme d'autres sont marxistes.

Je me souviens très bien que, ce soir-là, Ingrid et moi avions projeté d'aller danser dans une discothèque à Düsseldorf. Mais, pour couper court à toute palabre,

nous décidons de répondre à l'invitation de Friedel et de nous rendre à la salle communale où se tiennent les réunions d'évangélisation.

Nous entrons bruyamment juste avant le commencement. Je suis venu en vêtements de cuir, les cheveux longs jusqu'aux épaules, la moustache hirsute. Ingrid est outrageusement fardée. Devant nous ont pris place des gens distingués, graves dans leur piété; ils nous dévisagent avec stupeur, avant de regarder ensuite avec une expression neutre le plancher ou le plafond.

Par précaution, nous restons près de la porte pour pouvoir nous éclipser rapidement. C'est clair pour moi: ces gens veulent me convertir, car tel est le but de tous les chrétiens. Or, c'est le moindre de mes soucis.

L'heure s'écoule sans que la prédication ne nous touche. Comme nous nous y attendons, à l'issue du message, Friedel et l'orateur essaient de nous expliquer clairement pourquoi Jésus est si important, mais nous ne mordons pas et rentrons assez vite à la maison.

Le soir suivant – c'est dimanche –, nous décidons d'aller à Düsseldorf pour mener à bien le projet que nous avons dû annuler la veille: nous amuser. Comme le tribunal doit statuer sous peu sur mon sort et que l'issue de la délibération est très incertaine, nous voulons encore une fois profiter de la vie. Vers 19 heures, nous prenons la voiture et „en route“! Sans le vouloir, je quitte la route de Düsseldorf et tourne en direction de la salle communale. Comme un éclair, quelque chose me dit d'aller à la réunion d'évangélisation. Ingrid se laisse convaincre et, quelques minutes plus tard, nous sommes de nouveau dans la salle, près de la porte.

Alors que nous écoutons d'un air ennuyé les cantiques et la prédication, j'entends clairement Dieu qui me dit:

“Je veux te sauver; je voudrais que tu me confies ta vie”. Ces paroles résonnent constamment dans ma tête.

Je pense en moi-même: “Ca y est! Tu es pris par le virus religieux! Tu es conditionné par le nombre des chrétiens dans cette salle, par l’air vicié et par une certaine manipulation psychologique. De toute façon, tu es déjà à moitié marteau! Il ne manquait plus que ça!”

Mais je ne parviens pas à étouffer la voix de Dieu: “Je veux te sauver!”

A la fin de la prédication, je veux quitter rapidement la salle. “Rien de tel que l’air du dehors! Tu vas devenir fou là-dedans!”

Je pousse Ingrid du coude: il nous faut gagner la sortie le plus vite possible. Mais ce n’est pas facile, car de nombreuses personnes se dirigent vers la porte et nous n’arrivons pas à nous faufiler dans cette cohue. Comme je n’ai pas envie d’être bousculé, je décide d’attendre que le flot des visiteurs s’écoule un peu.

Pendant que j’attends d’un air vaguement maussade, quelqu’un me tape par derrière sur l’épaule. Surpris, je me retourne et reconnais le visage du prédicateur qui m’adresse un grand sourire et me dit: “Jésus m’a clairement montré que tu dois te convertir aujourd’hui!”

Je m’imagine pouvoir me débarrasser de ce gaillard importun par quelques phrases bien assénées. Je ne suis pas à court d’arguments contre le christianisme et es-compte bien réduire au silence mon interlocuteur par un déluge de paroles. Mais, tandis que je défends mon point de vue avec brio et que je m’embarque dans une discussion serrée, Bob, le prédicateur qui se tient en face de moi, ne se doute pas que dans ma tête résonne toujours la déclaration de Dieu: “Je veux te sauver!” et que rien ne peut couvrir cette voix.

Après avoir considéré et reconsidéré les différents raisonnements, Bob suggère: “Prions ensemble! Tu en feras l’expérience: si tu acceptes Jésus-Christ dans ta vie, tout changera”.

“Non, me dis-je, maintenant que je suis un être fini et que je me suis mis tout le monde à dos, je devrais m’agenouiller et devenir chrétien? Jamais!”

Pour me débarrasser enfin de ce trouble-fête, je me tourne vers ma petite amie: “Tu sais quoi, Ingrid? Il voudrait que nous allions avec lui pour prier! En as-tu envie?”

Ingrid est encore moins croyante que moi. Elle ignore tout de la foi chrétienne, tandis que moi, quelques années auparavant, j’ai eu droit à quelques méditations après les matchs de football. En m’adressant ainsi à elle, je me dis qu’elle répondra “non”, ce qui me permettra de prendre congé de Bob avec un “Bonsoir, pas de chance! Nous filons”.

Mais, à mon grand désarroi, elle répond “oui”! J’en ai le souffle coupé. Jusqu’à présent, j’ai toujours trouvé moyen de me dérober, mais maintenant, je suis au pied du mur et ne trouve rien d’autre à dire que: “Puisque tu le désires, allons prier avec lui”.

Nous nous rendons donc dans une petite salle annexe, peinte en blanc et aux murs nus. Elle est froide et inhospitalière comme toutes les salles de clubs. Quelqu’un est assis dans un coin et compte la collecte. Bob commence par nous lire des textes bibliques et nous poser des questions. Je n’y prête pas une grande attention, car je sens que Dieu lui-même continue à me parler. Finalement, Bob dit: “Mettons-nous à genoux”.

Mais je me cabre. Je suis beaucoup trop fier pour m’agenouiller et, même si je le voulais, j’ai l’impression

qu'un corset rigide m'empêche de me courber. Tout en moi se durcit et se ferme jusqu'au moment où je sens une légère pression sur mes épaules; alors, lentement, je me baisse et me mets à genoux. Soudain, j'éclate en sanglots. Je ne prononce qu'une prière brève, mais je pleure abondamment et les larmes versées entraînent avec elles toute ma misère, toute l'absurdité de ma vie gâchée, tout mon effroi devant mon impiété passée et toute ma culpabilité.

Dieu tient sa promesse: "*Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi*" (Jean 6:37).

Lorsque mes pleurs tarissent, quelque chose de nouveau habite mon coeur, quelque chose que je n'ai jamais connu auparavant. Je suis serein et paisible. Les frayeurs, l'agitation, le côté criminel de ma nature, tout le gâchis passé, tout cela s'est envolé; en me relevant, je sais que je suis désormais un enfant de Dieu. Personne ne me l'a inculqué; c'est Dieu qui me donne la conviction inébranlable que mes péchés sont pardonnés.

En me retournant vers Ingrid, je comprends aussitôt qu'elle a vécu la même expérience.

Rentrés à la maison, nous cherchons la Bible qu'Ingrid a reçue lors de sa confirmation et nous en lisons des passages avec une joie indicible.

Je ne sais pas si le lecteur peut se rendre compte de ce que j'ai ressenti. Il y a eu des moments dans ma vie où je n'avais pas d'argent pour me payer une tasse de café, un morceau de pain sec, encore moins un sandwich au jambon ou au fromage. Quand je recevais quelques francs et que je pouvais aller au bistrot prendre un café et des croissants, j'avais l'impression d'être au paradis.

Tel est le sentiment que j'éprouve maintenant, chaque fois que je lis la Bible. Dieu a élu domicile dans mon

coeur et il me parle. Christ, mort pour mes péchés sur la croix il y a près de deux mille ans, est désormais mon Seigneur et mon Sauveur. Depuis cet instant, je marche avec le Seigneur Jésus.

Je comprends tout de suite que je dois me présenter à la police criminelle et me constituer prisonnier. Je n'ai plus peur des autorités parce que Jésus m'a donné sa paix. Je me rends donc deux jours plus tard au poste de police de Wermelskirchen et vide mon sac. Les hommes ouvrent de grands yeux et sont tellement surpris que j'aie trouvé du travail et un logement qu'ils me laissent en liberté jusqu'à ma comparution devant le tribunal.

Ensuite, je me précipite chez Friedel et lui raconte ce qui s'est passé. Je le mets également au courant des personnes, des banques et des organismes que j'ai escroqués. Je sais – on ne peut plus clairement – que je dois aller trouver toutes ces victimes, leur avouer mes fautes et leur dire que je m'efforcerai de réparer les torts commis.

Friedel m'accompagne dans cette tournée. Nous allons d'abord dans les banques des environs; ensuite, chez les vendeurs de voitures. Au début, il nous arrive de faire encore deux visites chaque soir après le travail. Au premier abord, les gens triomphent: ils tiennent enfin le voleur! Mais au fur et à mesure que je leur raconte ma conversion, ils baissent les yeux et se disent probablement: "Il ne manquait plus que ça! Cette canaille s'est convertie!"

Puis vient la plainte de la police. Friedel plaide en ma faveur en disant: "Ecoutez, ce gars s'est présenté spontanément. Ne serait-il pas possible que l'affaire se règle à l'amiable?"

Que puis-je raisonnablement proposer? Je me souviens encore de ce marchand de voitures de Wipperfürth

à qui j'ai volé une Mercedes. Lorsque nous lui rendons visite, il me demande combien je pourrais lui rembourser. Je lui propose quarante francs par mois. Je gagne alors environ vingt-cinq francs de l'heure comme manoeuvre et il ne me reste rien d'autre à faire qu'à rembourser tous les mois des petites sommes de quinze, vingt ou cinquante francs à une longue liste de personnes. Chaque fois, je suis émerveillé de constater que toutes ces victimes de mes forfaits, après avoir plusieurs fois avalé leur salive, finissent par consentir: "OK. Essayons. Nous verrons bien".

Quelques semaines plus tard a lieu l'audience du tribunal au cours de laquelle doivent être examinés tous mes délits en une seule fois. Je m'y rends avec la certitude que je serai emprisonné à l'issue de la délibération. Mais la peur de la prison a disparu parce que je sais qu'une peine d'emprisonnement sera juste et méritée et que je la supporterai avec l'aide de Dieu.

Ingrid m'accompagne et reste dehors en passant tout son temps à prier devant le tribunal. Lorsque j'entends le procureur parcourir la longue liste de mes délits, je me dis que je n'ai aucune chance de m'en sortir à bon compte.

Quand j'ai la parole, je raconte au procureur et au juge comment je suis devenu chrétien, ce qui leur fait froncer les sourcils. Je leur révèle encore quelques mauvaises actions que j'ai commises et qu'ils ignorent, donnant ainsi un portrait complet de mon passé criminel. Puis je leur demande de m'offrir une chance mais, naturellement, cette décision est de leur ressort.

La cour se retire pour délibérer; je reste seul entre mes gardiens, me disant que ceux-ci ne tarderont sans doute pas à me jeter en prison.

Soudain, le juge quitte la salle de délibération et vient me demander si ma proposition est sérieuse. Vingt minutes plus tard, la cour revient et le juge prononce la sentence: une peine d'emprisonnement de dix-huit mois avec sursis. Il énumère encore une longue liste de consignes que je dois respecter à tout prix, puis il me renvoie libre. En quittant la salle d'audience, je crois rêver.

Ma conception du travail change également. Malgré les conditions difficiles, j'éprouve du plaisir à travailler. Je m'engage à fond, fermement décidé à faire quelque chose de valable dans cet univers de manoeuvres.

Sur un gros chantier, le manoeuvre a de multiples possibilités de progresser. Je me donne donc beaucoup de peine et, après un certain temps, je demande au chef de chantier s'il ne veut pas m'apprendre le métier de maçon. Je n'ai plus aucune envie de retourner à mon ancien métier, celui du commerce. Je m'extasie devant l'art d'ériger un mur, de construire une maison, bref de créer moi-même quelque chose; cela me va mieux que de rester assis derrière un bureau à aligner des chiffres. Je suis dehors, au grand air, et mon corps retrouve une nouvelle vigueur. Bientôt, j'ai le droit de poser ma première pierre sur du mortier et d'être engagé comme maçon.

Sur le chantier, je prends rapidement conscience que tous ces gars avec leurs canettes de bière, leur "petit blanc", leurs skates et leurs histoires du lundi matin ont également besoin de Jésus-Christ.

Deux ou trois jours après ma conversion, je décide avec Ingrid de rendre grâce avant le repas. J'ai vu Friedel agir ainsi et me suis dit que je devais l'imiter. C'est avec un air de fête que j'annonce pour la première fois à Ingrid: "Nous allons prier".

Quelques jours plus tard, je me trouve dans la baraque

de chantier et sors mes sandwiches pendant que certains de mes collègues font du skate et que d'autres lisent le journal. Je me dis alors: "Tu devrais également prier ici". A cette pensée, mon estomac se noue et, sans me faire remarquer, je joins les mains sous la table. Aussitôt, je sais que c'est hypocrite de ma part. Peu importe ce qui doit arriver, je mets les mains sur la table, ferme les yeux et prie à haute voix. Mon coeur bat la chamade d'appréhension; juste au moment où je vais commencer, l'homme à côté de moi me donne un coup de coude dans les côtes et s'étonne:

– Tu roupilles?

– Non, je prie!

– Tu pries? Que t'arrive-t-il?

Pour la première fois, je rends témoignage parce qu'un homme a interrompu la prière que je venais de commencer. Tremblant de peur, je lui dis que Jésus-Christ est venu dans mon coeur.

Ce midi-là, je suis l'homme le plus heureux de tout le chantier. En sortant de la baraque, je sais exactement quelle est ma mission: parler aux autres du Seigneur Jésus, leur dire comment il m'a délivré et a transformé ma vie.

Dans notre équipe se trouve un coffreur qui est presque aussi large que haut. Nous l'avons surnommé "armoire à glace". Je lui parle de la foi et lui demande d'un air de défi: "Que penses-tu de Jésus?" Il se montre contrarié; plus tard, je suis en train de jointoyer un mur quand je le vois s'approcher de moi, une poutre sur l'épaule: "Gamin, m'avertit-il, si t'arrêtes pas avec ton Jésus, je t'en balance une!"

Comme ça sonne juste, je m'arrête en pensant: "ça va mal finir, mais plutôt être rossé que de renier mon Sei-

gneur”. J’engage la conversation avec lui et le Seigneur est si bon que je n’ai pas à connaître le traitement de choc.

Ainsi, je vis des moments exaltants sur le chantier.

En dehors de mon temps de travail, Ingrid – que j’ai épousée entre-temps – et moi avons à coeur de parler de Jésus-Christ à nos semblables. Nous ne pouvons pas faire autrement car la joie que le Seigneur a mise dans nos coeurs nous empêche de garder le silence. Nous emmenons avec nous nos amis, nos connaissances et nos voisins pour écouter l’évangile dans la salle communale ou ailleurs, là où il y a des chrétiens, de manière à les mettre en contact avec Christ par personnes interposées.

Evidemment, nous avons aussi le désir de partager notre belle maison et notre vie avec ceux qui ont vécu les mêmes expériences que nous.

Dieu nous a radicalement transformés. Il nous a donné des coeurs compatissants ainsi que la force d’entourer ceux qui sont marqués par une vie de péché et qui sont pris dans les pièges du diable. Nous nous efforçons de leur présenter le seul objectif intéressant dans la vie: Jésus-Christ. Ce travail nous vaut beaucoup de joie et nous conduit à nous engager toujours davantage au service de Dieu. En cherchant à amener d’autres personnes au Seigneur Jésus, nous pouvons constater combien nous-mêmes avons encore de défauts! Nous demandons à Dieu de nous rendre de plus en plus conformes à l’image de son Fils, et le miracle s’accomplit. Il ôte de nos coeurs tout le gâchis et nous donne la force d’oublier nos propres difficultés pour porter celles des autres.

Nous sommes amenés, un jour, à vendre notre maison pour nous installer dans un appartement loué par la com-

munauté d'aide aux jeunes en danger moral. Nous y vivons en groupe avec des personnes qui ont fait de la prison ou qui ont connu d'autres problèmes dans leur vie. Dieu nous ôte progressivement l'envie de posséder des biens matériels et nous apprend à vivre dans sa dépendance sur le plan financier.

Si Dieu n'avait pas eu compassion de nous, nous aurions échoué lamentablement dans un asile de fous ou en prison. Notre plus grand bonheur est donc de mettre à son service tout ce qu'il nous a confié en forces, en temps et en argent.

J'ai avorté....

Mes souvenirs me rappellent une enfance heureuse, fortement marquée par l'amour que me manifeste ma chère grand-mère. Comme mes parents travaillent au dehors, je passe le plus clair de mon temps avec elle. Depuis la mort de grand-père, elle est en effet venue habiter chez nous. C'est une femme affectueuse et une catholique pratiquante: tous les soirs, elle prie avec moi et me tient la main jusqu'à ce que je m'endorme. Le récit de mes petits malheurs trouve toujours en elle une oreille attentive et bienveillante.

Grand-mère veille aussi à ce que j'aie régulièrement à l'église. Tous les dimanches, nous assistons en famille à l'office religieux; de plus, deux fois par semaine, je suis le catéchisme. J'aime me rendre à l'église: ce besoin subsiste même après que grand-mère, atteinte d'artériosclérose, nous ait quittés pour vivre chez une autre de ses filles; n'exerçant pas d'activité professionnelle, celle-ci peut davantage s'occuper d'elle.

Toute petite déjà, j'apprends à prier Dieu, à lui confier mes soucis et mes craintes, et à lui être reconnaissante pour son aide.

L'école m'apporte de grandes joies. J'apprends facilement. J'ai, par conséquent, beaucoup de difficultés à accepter la décision de mes parents qui refusent de me laisser poursuivre mes études au lycée. Je me débats, argumente, mais rien n'y fait. Je ne peux faire revenir ma mère sur sa décision. Elle m'explique qu'elle ne veut pas travailler uniquement pour faire face aux dépenses

qu'entraîneraient mes études secondaires. Et puis, toute la famille appartient à la classe ouvrière...

Adolescente, je m'entends mieux avec mon père, quoique maman et lui fassent tout leur possible pour nous rendre heureuses, ma soeur aînée et moi. Ils ont su créer une ambiance familiale harmonieuse.

Je commence très jeune à m'intéresser aux garçons. Je me contente d'abord de penser à eux le jour et de rêver d'eux la nuit. Toutefois, comme je lis beaucoup de livres – et pas des meilleurs – , mes rêveries dégénèrent parfois.

Je n'ai pas tout à fait quinze ans quand j'ai mon premier petit ami, de cinq ans mon aîné. Mon père, qui se fait du souci à mon sujet, lui recommande fortement de "ne pas aller trop loin". Nos marques de tendresse restent donc dans des limites raisonnables, même si parfois je crains de ne plus pouvoir contrôler mes sentiments.

Au bout d'un certain temps, nos relations cessent. Cette rupture est en partie le résultat d'un accord arraché à mes parents après d'âpres discussions. Papa et Maman consentent enfin à ce que je poursuive mes études: des perspectives nouvelles s'offrent à moi. Dans mon journal où je consigne les faits marquants de ma vie, je note: "Aujourd'hui, 11 août, nous avons paisiblement mis fin à notre fréquentation".

Pendant deux ans, je suis tellement absorbée par ma formation que je n'ai ni le temps ni l'envie de sortir avec un garçon, contrairement à la grande majorité des filles de mon âge.

Jusqu'au jour où je rencontre Philippe. Etudiant en économie politique, il prend chaque jour le même train

que moi. Quand il m'arrive d'aller à la piscine, je peux être sûre qu'à peine arrivée je le verrai surgir comme par enchantement et s'allonger à sa place préférée, c'est-à-dire relativement près de moi.

Ce n'est pas vraiment de ce genre d'homme que je rêve. Mais sa gentillesse et sa détermination ont raison de mes réticences.

Philippe est un garçon plein d'entrain, un peu insouciant mais néanmoins digne de confiance. Il a vingt et un ans – quatre ans de plus que moi – et a déjà connu plusieurs aventures sentimentales. Il trouve donc normal d'exiger toujours un peu plus de moi, ce qui me plonge dans le désarroi. Je suis tiraillée entre la peur et la curiosité. Mon éducation m'a donné de solides principes moraux; je sais donc à quoi m'en tenir au sujet des relations sexuelles. Pourtant, je me suis déjà dit que je n'épouserai jamais un homme sans m'être assurée auparavant que nous sommes assortis sur le plan sexuel. Je finis donc à la longue par céder aux avances de Philippe. Nos rapports ne me procurent pas le plaisir escompté, mais je ne cherche pas non plus à les éviter, car j'aime de plus en plus mon compagnon.

Plus tard seulement, j'ai été pleinement convaincue que les relations sexuelles en dehors du mariage sont un péché et qu'elles engendrent, en particulier chez la jeune fille, des troubles sérieux. Dans la plupart des cas, la jeune fille vit dans la crainte d'une grossesse non désirée.

De nombreux psychologues mettent en doute que des adolescentes soient vraiment, sur le plan sentimental, en mesure de s'abandonner dans une relation intime. L'attirance que l'on éprouve pour un garçon ne doit jamais constituer une raison suffisante pour se permettre la

liberté sexuelle. C'est uniquement dans le cadre sécurisant et intime du mariage que la sexualité procure réellement joie et épanouissement.

Revenons à mon histoire. Une fois de plus, je vis dans l'angoisse d'être enceinte. La mère de Philippe lui prodigue des conseils douteux: me donner à boire du vin rouge, me faire prendre des bains chauds, me conduire en voiture sur des chemins très défoncés. Et, si tout cela ne sert à rien, elle sait où se procurer certains remèdes...

Comme toutes ces combines me font honte!

Je suis les conseils, j'avale les potions. Pour rien. Je ne suis pas enceinte mais j'ai mes règles avec quelque retard. Après cette mésaventure, je consulte un médecin qui me prescrit la pilule anticonceptionnelle et me conseille, si je désire plus tard avoir un enfant, d'en interrompre la prise après deux ans de traitement.

A peine ai-je cessé de prendre la pilule que je tombe enceinte! Précisément moi qui ai de grands principes, moi qui recherche les honneurs, le changement et l'aventure!

Un enfant, c'est la fin de tous mes rêves!

Que vont penser mes parents, mes amis, mes professeurs, toute la ville? Quelle humiliation pour moi! Que faut-il faire maintenant?

Philippe réagit comme je le prévoyais. Pas question d'avoir un bébé. Après ses études, il s'est engagé pour deux ans dans l'armée. Quant à moi, je n'ai pas encore terminé ma formation. Il tranche net:

“Débarrasse-toi de l'enfant!”

Je suis au comble du désespoir. Je n'ignore pas que l'avortement est un péché, mais ma situation est telle que je ne sais plus que faire. Je me dis qu'un embryon de

quelques semaines n'est peut-être pas encore un être humain. Mais comment se passe un avortement? Et qui paiera? Et qu'arrivera-t-il si l'intervention tourne mal?

Ces questions – et bien d'autres encore – me tourmentent. J'ai terriblement peur des piqûres, des douleurs et de tout ce qui peut s'abattre sur moi.

Je refoule les pensées de la grande injustice que je vais commettre. Pourtant, j'attache plus d'importance à mon avenir et à mon honneur devant les hommes. Je souffre aussi du fait que ni Philippe ni ses parents n'envisagent d'autres solutions que l'avortement. Je sens bien d'ailleurs que je ne représente pas à leurs yeux la belle-fille qu'ils souhaiteraient. Pour leur fils, une femme qui apporte une fortune dans la corbeille de mariage serait bien préférable!

Au début, je ne confie pas mes difficultés à mes parents parce que cette démarche me coûte énormément. J'ai surtout honte vis-à-vis de mon père. Finalement, je les mets au courant car ils doivent donner leur consentement. Mon père est le seul à rejeter l'idée de l'avortement en déclarant qu'il ne donnera jamais son accord.

Aujourd'hui encore je suis triste à la pensée qu'à force d'arguments nous avons réussi à le faire changer d'avis. Je me sens coupable d'avoir obligé mon père à agir contre sa conscience.

La mère de Philippe nous communique l'adresse d'un médecin que nous allons consulter un après-midi. Elle a tout pris en main et même discuté seule avec lui. Il refuse catégoriquement de pratiquer l'avortement mais devant l'insistance de sa cliente, il lui donne l'adresse d'un collègue.

Nous prenons rendez-vous par téléphone avec ce praticien qui exige tout d'abord un certificat médical de

mon médecin de famille. Il nous donne ensuite le nom d'un psychiatre qui désire avoir un entretien avec moi, avec Philippe et avec mon père.

Il m'est pénible d'aller chez le docteur qui m'a suivie depuis mon enfance. Je sais que je ne parviendrai à lui arracher son accord qu'au prix d'énormes mensonges. Je lui raconte que Philippe m'a "eue" à l'improviste, que je n'accepterai jamais un enfant de lui et que je ne veux absolument pas l'épouser.

Sur quoi, il me donne la précieuse attestation.

Par une belle journée ensoleillée d'avril, nous nous mettons en route, mon père, Philippe et moi, vers Munich pour obtenir le feu vert du psychiatre.

Je suis la première à être admise dans son cabinet de consultation. Je lui brosse un tableau très négatif de Philippe et insiste sur le fait que je veux poursuivre mes études et passer mon baccalauréat. De plus, Philippe est pour moi d'un niveau trop primaire et je ne veux plus jamais avoir affaire à lui.

Quand c'est son tour, Philippe souligne qu'il ne désire pas se lier à moi et qu'il considère cette aventure sentimentale comme terminée.

Plus tard, lorsque mon père sort du bureau du psychiatre, il ne veut d'abord rien dévoiler de son entretien. Sur ses traits se lit toutefois la profondeur de son drame: il a été forcé de jouer un rôle qui lui répugne profondément. Ce n'est que plus tard qu'il me fait part des conclusions du psychiatre: d'après lui, Philippe et moi sommes si différents de caractère qu'il exclut toute possibilité d'une union heureuse. Il estime, en outre, que Philippe n'est pas digne de confiance et qu'il est trop superficiel. Quant à moi, il m'encourage à passer mon bac.

Grâce à notre hypocrisie, j'obtiens également le certificat du psychiatre, indispensable pour l'avortement.

Quelques semaines plus tard... Morte de peur, je retourne avec Philippe à Munich où doit se pratiquer l'opération. Le gynécologue m'a recommandé d'être à jeun.

Philippe me dépose chez le médecin. Une vieille assistante au regard froid m'introduit dans une pièce nue aux murs badigeonnés de blanc, me dit de me déshabiller jusqu'aux sous-vêtements et d'attendre. Puis elle sort et me laisse seule.

Je suis transie de froid et de terreur. A cette heure la plus cruciale de ma vie, j'adresse à Dieu cette prière: "Seigneur, aide-moi; je ne puis faire autrement!"

Il me semble qu'une éternité s'est écoulée lorsque le médecin entre. C'est un homme âgé, un peu rébarbatif. Il me fait une piqûre qui devrait m'assommer. Mais elle n'a aucun effet sur moi. Je tremble de tout mon corps, complètement crispée. Le médecin peut facilement lire l'angoisse sur mon visage. En peu de temps, tout est terminé.

Avant la consultation, Philippe m'a priée de demander absolument si c'est un garçon ou une fille. Bien que cette question ne me préoccupe nullement, je la pose au médecin. J'ai pour toute réponse un regard courroucé et chargé de reproches. Je comprends alors qu'en posant cette question, je reconnais que l'embryon est un être humain.

Que je suis lamentable!

Le médecin m'a traitée avec mépris. C'est du moins ce que j'ai ressenti. C'est également ce que j'ai mérité! Je me mets facilement à sa place. Après l'intervention, je dois rester allongée pendant deux heures. Puis Philippe

vient me chercher et s'acquitte de la somme de 900 DM (3000 F) qui a été convenue. Je me sens encore toute drôle et m'affaisse dans la cage d'escalier. Philippe doit me traîner jusqu'à la voiture. Je vomis.

A compter de ce jour, on ne parle plus de l'avortement.

Mais cette expérience m'a meurtrie physiquement et moralement, au point que je dois suivre un traitement et subir un curetage.

Par la suite, mon état de santé physique s'améliore, mais je connais encore de nombreux tourments psychiques.

Trois ans après, je décide de ne plus prendre la pilule. Nous nous sommes fiancés entre-temps et je désire avoir des enfants. Je les aime beaucoup et rêve d'une famille nombreuse. Mais ce "plus tard" arrive plus vite que prévu: je me retrouve enceinte. Je n'ai pas encore terminé mes études, mais il est hors de question que j'accepte un nouvel avortement.

Nous nous marions donc et emménageons dans une jolie petite ville. Le bébé naît au cours de l'été. C'est le plus adorable des garçons!

Je passe la nuit qui suit l'accouchement au comble de la joie et du bonheur. Je n'ai pas envie de dormir et fais monter vers Dieu une fervente prière de reconnaissance.

Pendant les premiers mois, Bébé est notre rayon de soleil.

Mais un jour, une revue consacrée aux mauvais traitements infligés à des enfants me tombe entre les mains; les auteurs dénoncent ces mères et ces pères cruels dont certains tuent même leur progéniture.

Je suis soudain prise de panique. Suis-je meilleure que ces parents?

N'ai-je pas, moi aussi, tué un enfant dans mon sein? Suis-je une criminelle?

J'ai peur de moi-même et me vois comme je ne me suis jamais vue auparavant. Un sentiment de dégoût de ma propre personne m'envahit. Suis-je normale? Ne serais-je pas capable, à n'importe quel moment, de commettre pareille chose?

Ma vie vient de basculer. Je me considère comme une infanticide et entre dans le cercle vicieux de pensées obsédantes qui m'ôtent la joie, l'amour et le goût de vivre. Je sombre dans la dépression. Je suis paniquée à la pensée d'être seule longtemps. Surtout, je ne veux plus me retrouver seule avec mon enfant la nuit.

Je suis obsédée par la crainte de porter atteinte à la vie de mon fils chéri ou à la mienne. Je ne peux plus me réjouir. Je me sens rejetée et me persuade que je ne mérite pas d'être aimée.

Philippe s'aperçoit du changement qui se produit en moi. Il l'attribue au fait que l'enfant et les soins du ménage ne suffisent pas à mon épanouissement. Aussi se donne-t-il beaucoup de peine pour faire de nombreuses excursions avec moi, pour me distraire et me procurer le maximum de diversions.

C'est une période pleine d'agitation. Nous ne manquons aucune occasion de faire la fête. J'essaie ainsi d'apaiser ma conscience et de refouler mes craintes. Mais celles-ci refont surface dès que je me retrouve face à moi-même. Je fais donc tout pour ne jamais être seule. Quand un déplacement professionnel éloigne mon mari pour plusieurs jours, je demande à une amie de venir passer la nuit chez moi.

Cet état dure deux ans. Je souhaite alors avoir un deuxième enfant. Je me dis qu'avec un autre bébé, je serai plus occupée et n'aurai plus le temps de ruminer de telles pensées.

Deux ans et demi après la naissance de notre fils, nous avons la joie d'accueillir une petite fille dans notre foyer. Mais autant j'étais heureuse à la naissance du garçon, autant je me sens malheureuse après cet accouchement. Peut-être est-ce lié au fait qu'on a dû pratiquer une césarienne et que je me suis sentie malade à mourir.

Deux semaines après la naissance, je peux rentrer à la maison avec le bébé. Notre aîné, que mes beaux-parents ont gardé, manifeste une grande joie lors de mon retour. Il m'arrive occasionnellement à moi aussi de me réjouir.

Le nouveau-né et son grand frère remuant occupent la majeure partie de mon temps. Mais, au bout de quelques mois, la routine s'installe. Les craintes reviennent, pires que jamais...

Sans but, je passe d'une chaise à un fauteuil, restant parfois des heures à ne rien faire, sinon à me débattre avec mes pensées et le souvenir de ma faute. Ne vais-je pas sombrer dans la folie? Je n'ai fait part à personne de la vraie raison de mes craintes, pas même à mon mari. Peut-être devrais-je consulter un psychiatre, mais je sais que jamais je ne lui avouerai les véritables causes de ma dépression.

Mon médecin de famille me prescrit des neuroleptiques. Je les prends: ça marche. Plus d'angoisse, mais je me sens un peu ivre. Craignant de perturber ma personnalité et de perdre le contrôle de moi-même, j'arrête.

C'est à peu près à cette époque que nous entreprenons

la construction de notre maison. Ce sont dix mois d'intense activité pendant lesquels je ne vois pas le temps passer. Le coeur serré, je prends congé des amis que nous nous sommes faits. Mais la perspective d'aller dans une maison neuve entourée d'un jardin et l'idée de me rapprocher de mes parents rendent le déménagement moins triste et la séparation moins douloureuse.

Cette période est néanmoins la plus sombre et la plus difficile à vivre. Notre maison est la première construction terminée d'un lotissement, aussi notre petit garçon n'a-t-il pas de camarades de jeux. De plus, mon mari doit souvent s'absenter plusieurs jours d'affilée pour son travail, si bien que mon état dépressif s'accroît. Il m'arrive de ne plus être capable de penser clairement.

Dans ma détresse, je commence à prier Dieu avec instance. Ma vie religieuse, qui est restée en friche pendant de si longues années, se ranime. Je me rends régulièrement à l'église. Mais, parfois, j'ai peur de ne plus pouvoir me maîtriser et de me mettre à hurler.

Vient enfin cette soirée où, à bout de forces, je vide mon coeur à Philippe. Avec d'abondantes larmes, je lui dis ce qui pèse si lourd sur ma conscience et sur mon coeur. Me prenant dans ses bras, il cherche à me consoler. Il me propose de chercher du travail au dehors pour me changer les idées, mais je sais que cette proposition ne sera qu'une solution provisoire et éphémère.

Un jour, mon aîné qui fréquente l'école maternelle me met en contact avec la maman d'un de ses nouveaux amis. Chrétienne engagée et convaincue, elle me demande si j'accepterais de lire un livre qu'elle désire me prêter. J'accepte avec empressement. Elle m'apporte alors le livre "Jésus, notre destin" du pasteur Wilhelm Busch.

La lecture de cet ouvrage me conduit à Jésus-Christ.

Je reconnais en lui celui qui, sur la croix, est mort pour mes péchés, y compris mon avortement. J'apprends à connaître le Fils de Dieu et découvre qu'il est toujours prêt à nous pardonner nos péchés, si nous les regrettons et les confessons. Il fait de nous de nouvelles personnes, non en raison de nos bonnes oeuvres, mais uniquement à cause de sa grâce.

Il est mon secours et ma planche de salut. Je lui confie tout le poids de ma faute et toutes mes angoisses. Je ne fais pas "pénitence" comme autrefois. J'expérimente le pardon des péchés, un pardon qui libère la conscience. Je prends la décision de donner ma vie au Seigneur Jésus-Christ. Je le reconnais comme étant pour moi le chemin, la vérité et la vie. Sa mort expiatoire me permet de venir à bout de mes difficultés et de trouver le chemin d'accès à Dieu.

Débordante de joie, je me mets à lire et à étudier la Bible car j'ai une folle envie de tout savoir. Dieu m'aide à comprendre sa Parole et à en accepter le contenu avec une foi enfantine. Je lui confie ma vie, mes pensées et mes rêves, mes paroles et mes actions. Je lui demande de me diriger et, fidèle à ses promesses, il exauce ma prière.

Quelques années plus tard, ma foi en Christ est sérieusement mise à l'épreuve. Je suis atteinte d'un cancer.

Avant qu'un diagnostic précis ne soit établi, je refoule mes craintes croissantes en me disant qu'assez récemment, j'ai subi un contrôle de dépistage du cancer. Ma confiance en Dieu est grande. Je suis son enfant et je sais qu'il me gardera de tout mal.

Depuis ma conversion, je commence mes journées par un moment de lecture biblique et de prière. J'intercède

pour toutes les personnes qui me sont chères et qui ont besoin de prières, je remercie Dieu pour ses bienfaits dans ma vie et lui demande de me parler à travers la lecture des Saintes Ecritures. Je lis généralement deux pages de l'Ancien Testament et au moins quatre chapitres du Nouveau.

Un matin, je tombe sur un passage de l'Ancien Testament qui traite de la maladie. Je ressens la forte impression que Dieu me demande de consulter un médecin. Je pose la Bible et téléphone sur-le-champ à mon gynécologue. Celui-ci, d'ordinaire très occupé, me fixe un rendez-vous pour le lendemain matin.

Après auscultation, il estime que le nodule qui m'inquiète tellement est bénin, mais il me conseille toutefois son ablation. Je dois en parler à mon mari et décider où devra se pratiquer l'intervention chirurgicale. Je quitte son cabinet de consultation en refoulant mes larmes et me rends chez notre médecin de famille.

Je ne peux en informer Philippe car il est en déplacement à l'étranger pour plusieurs jours et je ne veux pas parler de mes craintes au téléphone.

Mon médecin, craignant que la tumeur ne soit maligne, me dit sans détours que je dois envisager l'opération. Je prends alors pleinement conscience des conséquences d'un cancer possible. De retour à la maison, je tombe à genoux et implore Dieu de me venir en aide, de me protéger et de me diriger.

Philippe rentre de son voyage d'affaires trois jours plus tard. Je n'ai encore informé personne de ma maladie. Le fait de pouvoir en parler à mon mari me soulage. Dès le lendemain, nous avons des rendez-vous dans les différentes cliniques qui nous ont été recommandées.

Philippe m'accompagne. Dans la première, le médecin-chef estime qu'il y a neuf chances sur dix pour que la tumeur soit bénigne. Comme il part en congé pour quatre semaines, il suggère que l'intervention soit pratiquée à son retour.

Mais l'idée de vivre quatre semaines d'angoisse ne me convient pas du tout. Aussi allons-nous dans une autre clinique. Le chirurgien prend la peine de nous expliquer en détail en quoi consistera l'opération. Quand il me demande quand je voudrais être opérée, je réponds sans hésitation: "Tout de suite". L'intervention est fixée au surlendemain.

Ce soir-là, les enfants sont attristés d'apprendre que je dois être hospitalisée. Pour eux qui n'ont pas été tenus au courant de mes problèmes de santé, la surprise est de taille. Notre petite fille fond en larmes et je passe un long moment à la consoler. Puis je prie avec elle, ce qui est pour elle comme pour moi une source de réconfort. Juste avant mon départ pour la clinique, elle me glisse deux lettres dans la main. Je dois en lire une avant l'opération, l'autre après.

Toute confiante, je me présente à la clinique, subis les examens préliminaires indispensables et fais encore une petite promenade dans les jardins. Tout en marchant, je prie. Ce n'est pas une supplication pour ma guérison mais l'expression de ma confiance en Dieu, car je sais qu'il fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Mon présent et mon avenir sont entre ses mains. Je peux faire totalement confiance à mon Seigneur, je le sais. Cette pensée me garde dans un grand calme et me rends presque heureuse.

Je partage la chambre avec deux autres femmes de

mon âge dont l'une est turque. Avant de m'endormir, je lis encore longtemps ma Bible. Je dors d'une seule traite et me réveille sans la moindre appréhension de ce qui m'attend.

Le fait de n'éprouver aucune crainte de l'opération est en soi un grand miracle pour moi qui tremble de peur rien qu'à la vue d'une seringue! Avant d'être conduite au bloc opératoire, je lis le mot de ma fille. Elle me dit de ne pas me faire de souci, qu'elle "piera très fort pour moi", viendra me voir et ne se disputera pas avec son frère. Elle m'assure qu'elle m'aime tendrement, ainsi que son papa, et qu'elle fera tout pour maintenir la maison en ordre pendant mon absence. Agée de dix ans, elle s'efforce de tout son coeur d'être pour moi un rayon de joie.

Je suis de bonne humeur et remplie de confiance en mon Seigneur quand on me conduit dans la salle d'opération. A propos de l'intervention, mon médecin m'a déclaré que l'ablation d'une tumeur bénigne durerait généralement une demi-heure, celle d'une tumeur maligne environ deux heures.

Lorsque je m'éveille après l'opération, j'entends quelqu'un donner l'heure. L'intervention a donc duré deux heures! A n'en pas douter, c'était un cancer...

Je suis encore sous l'influence de l'anesthésie, mais je me rends néanmoins compte que je verse d'abondantes larmes et que, régulièrement, quelqu'un vient délicatement m'essuyer le visage à l'aide d'une serviette chaude. J'apprends plus tard que c'était la femme turque. Jamais je n'oublierai son bienfait.

Lorsque je sors enfin de ma torpeur, Philippe est à mes côtés. Pour lui aussi le coup est dur, et je sens bien qu'il m'entoure de tout son amour. Par cette épreuve, Dieu a

aussi consolidé nos liens. Nous nous sentons proches l'un de l'autre comme rarement auparavant. Quand je lui téléphone, Philippe se rend compte que j'ai besoin de lui et il accourt. Il s'arrange pour venir me voir le plus souvent possible.

Entre-temps, j'ai aussi lu la deuxième lettre de ma fille. Elle l'a écrite avec beaucoup de tendresse et son frère l'a signée. Je sais que je leur manque beaucoup. C'est pourquoi je désire, avec l'aide de Dieu, rentrer au plus vite à la maison.

Durant ce séjour en clinique, je suis entourée d'amour comme jamais auparavant. Les infirmières sont très gentilles et toujours aux petits soins pour moi. Que de raisons d'être reconnaissante! Aux personnes qui viennent me rendre visite, je peux rendre témoignage de l'amour de Dieu, raconter comment il a dissipé mes craintes et soutenu ma foi pendant toute cette période, combien il a été pour moi un Père bon et miséricordieux. Parfois, tressaillant d'allégresse, j'exprime à haute voix les chants de louange et de gratitude qui sont dans mon cœur.

Au bout de deux semaines, je peux quitter la clinique. Pendant mon hospitalisation, je me suis familiarisée avec les différents traitements du cancer. Mais tout ce que je dois entreprendre, le choix du médecin et la nature du traitement, je le confie d'abord à Dieu. Je place ma confiance en lui et veux en toutes circonstances me conformer à sa volonté.

Je suis accueillie par les miens avec mille et une marques de tendresse, comme si j'avais été absente durant plusieurs mois. Ma fille a dessiné une banderole de bienvenue et a décoré la maison avec l'aide de son frère. Je suis profondément touchée par cette chaude affection familiale.

Une semaine plus tard, je commence un traitement de cobalthérapie. Bien que seule sous la source de rayonnement radioactif, je ne me sens nullement délaissée. Le Seigneur est à mes côtés. Sa présence est tellement perceptible qu'il m'arrive de chanter des cantiques de louange durant la séance.

Désormais, mon avenir repose entre les mains de Dieu. Quand l'angoisse et les pressentiments m'assailent, je pense aux nombreux bienfaits que le Seigneur m'a accordés et je lui demande de me pardonner si, dans les heures sombres de mon existence, je suis tentée d'agir comme s'il n'était pas là, alors qu'il m'a déjà prouvé si souvent sa fidélité et son amour.

“Oui, j'en ai l'absolue certitude: ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni ce qui est en haut ni ce qui est en bas, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous arracher à l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur” (Romains 8:38-39).

Certains noms ont été changés afin de sauvegarder l'anonymat des personnes.

Dans les chaînes de Satan

“Nous préférons la boule à zéro ou une mèche de couleur,

Nous ne portons pas des pantalons amples,

Sur mon visage, aucune trace de réalisme.

Je ne travaille pas.

Tout ce dont j’ai besoin, c’est de came.

Je suis un imbécile fainéant”.

Punk-Club...

Le rythme excitant du rock punk me pousse sur le plateau où l’on danse le “pogo”. Une bande de types complètement ravagés, aux visages rigides comme des masques, presque tous comme moi sous l’emprise de l’alcool et du hasch, déchargent leur agressivité dans cette danse sauvage. Taper... cogner... rosser...

Le vacarme du chaos endurecit l’homme.

“Danse pour Mussolini,

Danse pour Hitler,

Danse pour...

Nous portons des bottes noires

Et l’étoile noire à droite...”

Mon histoire est l’histoire typique d’un punk. Je suis né à Munich en 1963, d’un père espagnol et d’une mère allemande.

Tout petit, je suis souvent malade et ma croissance est

laborieuse. J'ai environ huit ans quand mes parents déménagent à Pampelune, au nord de l'Espagne, où ils possèdent un restaurant.

Ayant été prêtre catholique dans son jeune temps, mon père essaie de nous inculquer les principes de cette religion. Pour moi, pas de problème: le dimanche, on va à l'église.

Pendant un certain temps, ma soeur et moi, nous avons la belle vie, jusqu'à ce que des lézardes apparaissent dans la vie de mes parents et que leurs discussions dégénèrent en pugilat.

Ces querelles constantes de plus en plus violentes sont un véritable supplice pour mes jeunes frères et soeurs et pour moi. Un jour, ma mère en a assez et décide de retourner en Allemagne, laissant à notre père le soin de s'occuper de ses enfants pendant quatre mois, c'est-à-dire jusqu'à leur réconciliation. Peu après, ils vendent le restaurant à des parents et toute la famille vient s'établir à Munich.

Comme je ne suis déjà pas un génie scolaire, ces changements ne me facilitent pas les choses. Je suis très rapidement éclipsé par ma jeune soeur Carmen qui apprend avec beaucoup de facilité. Mes difficultés vont crescendo et je reviens à la maison avec des notes catastrophiques. La réaction de mes parents: une raclée jusqu'à ce que je sois bleu!

Mon père a, entre-temps, trouvé un emploi de serveur dans un restaurant. Il lui arrive donc fréquemment de ne rentrer que vers trois heures du matin, après son service. En prenant connaissance alors de mes notes, il entre parfois dans une colère si violente qu'il me tire hors de mon lit et m'envoie son poing dans la figure.

Mes rapports avec mon père sont donc imprégnés, non

d'amour et de compréhension, mais d'une peur qui se transforme rapidement en haine farouche.

J'ai alors treize ans.

Je fais des fugues afin de trouver ce dont je suis privé chez moi: patience, consolation et sécurité. Combien j'aspire à ces choses! Je passe souvent de longues nuits d'hiver à grelotter et à rêver dans ma cachette, pendant que la police me recherche avec ses chiens.

Pour calmer ma faim, je me débrouille pour voler dans les supermarchés et me nourris essentiellement de chocolat.

Il m'arrive aussi de m'introduire dans des restaurants et d'y voler dans la cuisine de quoi manger. Cela ne m'est pas très difficile car je suis maigre et je passe facilement par la lucarne ouverte d'un W-C. Je me souviens d'une fois où, exténué, je me suis même endormi dans les toilettes!

Je passe donc mon temps à fuir mes problèmes, mes soucis et mes craintes. Mais, généralement, la police finit par me mettre le grappin dessus et par me ramener chez mes parents.

Curieusement, mon père, magnanime, me pardonne mes fugues. La seule chose qu'il ne peut pas supporter et qui le fait sortir de ses gonds, ce sont mes résultats scolaires déplorables. Cette réaction s'explique peut-être par le fait qu'un certain temps il a cru pouvoir faire de moi un ingénieur en aéronautique. Mais toutes les tentatives de me faire poursuivre des études échouent et je quitte définitivement l'école à seize ans pour entrer comme apprenti chez un boulanger.

Au début, j'habite encore chez mes parents, mais comme j'ai une longue route à parcourir pour me rendre au centre d'apprentissage, j'obtiens une chambre sur place.

Je crois avoir enfin découvert la liberté, celle dont je rêve depuis si longtemps! Je suis libéré de la pression des parents que je déteste, bien qu'ils fassent des efforts pour entretenir de meilleures relations avec moi. La haine me ronge comme un cancer et fait de mon coeur un bloc de glace froid et insensible. Je ne réponds pas à leurs tentatives pour m'aider, mais je n'oublie jamais la parole prononcée un jour par ma mère: "Tu n'arriveras jamais à rien. Tu n'es qu'un zéro, un imbécile!"

Ces mots me blessent profondément et, comme je ne suis pas assez fort psychiquement pour les laisser glisser sur moi sans m'atteindre, je les rumine souvent. Je suis rempli de complexes d'infériorité car, c'est vrai, je ne suis rien, tout juste un petit apprenti.

J'ai du mal à apprendre le métier de boulanger, tant pour la pratique que pour la théorie. Je suis un perdant.

Pour me changer les idées et oublier mes soucis pendant un moment, je me rends très souvent dans une discothèque où je reste jusqu'au moment de reprendre mon travail. On imagine sans peine les effets du manque de sommeil sur mon ardeur à l'ouvrage!

La musique commence à jouer un grand rôle dans ma vie. Je suis un fanatique des groupes tels que AC/DC, KISS et autres du même genre. Les paroles et les musiques de leurs chansons répondent à ma sensibilité.

La prise de conscience de n'être rien, tout juste un "imbécile fainéant", aiguise ma haine du genre humain et, tout spécialement, des étrangers, bien que moi-même j'en sois un.

Je me mets à vouer une admiration secrète à Adolphe Hitler et me documente sur sa personne, sa vie et son idéologie. En découvrant que Hitler a commencé tout

petit, après beaucoup d'échecs, et qu'il a quand même réussi à devenir un grand Führer, je me sens stimulé et m'inscris au parti néo-nazi, confectionne des brassards avec la croix gammée et badigeonne ce sigle sur tous les murs et objets possibles.

Je me nourris d'idées de violence et de destruction. J'en arrive à me demander comment je pourrais faire pour tuer quelqu'un d'un coup de feu ou le couper en morceaux à l'aide d'un couteau. A ce moment-là, je suis déjà pris dans le filet de Satan qui fait de moi un de ses disciples et adorateurs inconditionnel.

Là où je travaille, il y a également plusieurs jeunes apprenties dont l'une, Alexandra, sort du lot. Elle est pieuse, croit en l'existence de Dieu et fréquente l'église russe orthodoxe. Comme elle est à moitié russe, j'aurais une bonne raison de la haïr et de la mépriser. Mais c'est le contraire qui se produit. Après tant d'années de froideur, mon coeur se réchauffe en présence d'un être humain et nous nous fiançons.

Alexandra est tout pour moi. Je suis heureux avec elle et elle avec moi. Au début, nous nous entendons merveilleusement bien, d'autant que nous nous estimons incompris de nos familles respectives. Nous ne remarquons pas que nous sommes progressivement devenus l'idole l'un de l'autre et que notre amitié ne repose sur aucun fondement solide.

Il ne faut pas longtemps pour que nos relations soient fortement ébranlées. La seule chose qui nous tient ensemble, c'est le besoin sexuel – presque obsessionnel – réciproque.

Ian Dury chantait: "Sex and Drugs and Rock'n Roll is all your body needs". Il nous manque encore les drogues. Elles ne se font pas attendre.

C'est à peu près à cette époque que les Punks se font connaître en Allemagne. Ils s'arrangent pour faire la manchette des journaux également à Munich. Je suis fasciné par leur allure, leur "courage" et leur rejet de toute forme d'autorité. A partir de ce moment-là, je ne porte plus que des vêtements noirs. J'éprouve un malin plaisir à scandaliser les braves citoyens en adoptant la coiffure iroquoise. Alexandra elle-même est choquée et déçue par mon accoutrement et mon look; aussi, le jour où j'arrive ivre au travail et où je rosse un compagnon avant de lancer mon linge à la figure du patron, elle trouve que j'ai dépassé les bornes et rompt avec moi.

Tout m'est égal: "No future for me!" (Je n'ai pas d'avenir).

Je m'en prends à tout le monde, sauf à moi, car je rends le monde entier responsable de ma misère.

Au stade du club de football "München 1860", je fais la connaissance des néo-nazis, facilement reconnaissables à leur crâne rasé, leurs bottes militaires et leurs vestes d'aviateurs. Je sympathise quelque temps avec le groupe „militaro-sportif Hoffmann" et ne manque pas de tabasser avec eux les supporters du FC Schalke 04 et ceux du FC Nuremberg. Lorsqu'il y a des bagarres contre les Turcs, les Grecs et autres étrangers détestés, je suis de la partie.

Plus tard, je n'ai aucun scrupule à me joindre aux expéditions punitives des Punks qui s'en prennent violemment à des personnes qui ne leur ont rien fait et ne comprennent pas ce qui leur arrive.

Pourtant, une de ces actions est lourde de conséquences pour moi. Sur la place Weissenbourg, je remarque un

homme élégant qui sort d'une Mercedes avec son attaché-case. Je lui crie: "Espèce de salaud!" et me précipite sur lui pour lui arracher sa mallette et m'enfuir avec. Mais je n'ai pas compté avec la présence, à quinze mètres de la scène environ, d'un policier à moto qui fond sur moi. Plus vite que je ne pourrais le raconter, j'ai les menottes aux mains et suis amené au poste de police.

De là, je suis mis en détention préventive à Stadelheim pour le motif suivant: "Tentative de vol sous la menace d'une arme. Individu dangereux capable de porter atteinte à la vie et au corps d'autrui".

Tout est fini. Pour la première fois, je me trouve en tôle, sans alcool pour me rincer le gosier, sans copain punk. Un sentiment de solitude que je n'ai jamais éprouvé jusqu'alors m'envahit.

Un autre événement m'affecte beaucoup. Pendant mon incarcération, la police judiciaire perquisitionne dans ma chambre et découvre une lettre que j'ai écrite peu avant mon arrestation et le lendemain de l'attentat à la bombe commis à Munich lors de la Fête d'octobre. Elle est adressée à Monsieur Hoffmann en ces termes:

*Cher Monsieur Hoffmann!*¹

Je suis très heureux que notre camarade Gundolf Köhler ait fait preuve d'un tel courage et se soit montré prêt à mourir pour notre cause. En outre, je me réjouis de ce que quatre Anglais y aient perdu la vie.

Mais, malgré tout le respect que je vous porte, je trouve anormal que nous n'ayons pas été prévenus avant l'explosion de la bombe. Il aurait d'ailleurs mieux valu que l'engin explose dans la rue Westend où habitent des

¹ Chef d'un groupe néo-nazi d'extrême-droite.

Métèques. Nous aurions ainsi éliminé au moins deux cents non-Aryens.

Heil Hitler!

Antonio Bueno Gill

Cette lettre montre crûment à quel point je suis alors animé de sentiments méchants et meurtriers à l'égard de mes semblables.

Les lettres d'Alexandra, qui a malgré tout cherché à renouer le contact avec moi, sont pour moi un rayon de soleil dans ma sombre cellule. Elle me parle de chrétiens dont elle a fait la connaissance et de l'amour que Dieu a également pour moi, ce qu'il a démontré sur la croix de Golgotha.

Ses lignes ne me laissent pas insensible. Je les repasse souvent dans mon esprit. Dans la solitude de ma prison, j'aurais assez de temps et d'occasions pour chercher Dieu et l'invoquer. Au lieu de cela, je conçois un plan diabolique. Je m'attends à une peine d'emprisonnement de deux ans. Sachant que les lettres que je reçois d'Alexandra et celles que je lui envoie sont lues par le juge, je décide de me servir de Dieu d'une façon hypocrite et d'écrire des lettres "pieuses".

Je fais ainsi mention de mon "repentir" et de mon changement de sentiments à l'égard d'autrui, alors qu'en réalité je hais autant qu'avant l'homme que j'ai agressé.

Mon plan réussit. Trois mois plus tard a lieu l'audience du tribunal. Alexandra dépose en ma faveur et fait croire que nous sommes follement amoureux l'un de l'autre. Aussi le tribunal me condamne-t-il à une peine avec sursis.

Tout semble donc bien reparti. Je suis libre et trouve même un emploi d'apprenti dans une autre boulangerie.

Mais mon coeur est toujours rempli de violence et de haine contre les riches et les étrangers. J'échafaude des plans sur la manière d'éliminer les nantis et de supprimer les races non aryennes.

Des groupes anarchistes, tels que "Sex Pistols", "DAF" et "U.K." expriment parfaitement dans leurs chansons ce que je ressens:

"Je suis un antichrist, je suis un anarchiste.

Je sais ce que je veux et je sais où l'obtenir.

Je voudrais anéantir tous les passants.

Je veux vivre sans foi ni loi".

(Tiré de "Anarchie dans U.K.")

A cette époque, mes rapports avec Alexandra sont très tendus. Nous vivons d'abord dans sa chambre, mais intérieurement nous sommes en train de nous éloigner l'un de l'autre parce que je fréquente presque chaque jour le club des Punks et que je rentre tard dans la nuit. Après qu'une dernière et violente dispute ait éclaté entre nous, elle me quitte pour retourner chez son père, me laissant une chambre indépendante, bientôt peuplée par les amis Punks. Mais leur présence trouble sérieusement la quiétude du propriétaire qui nous met en demeure de quitter les lieux.

Comme nous devons vider la chambre, Alexandra est obligée de venir chercher ses affaires. Elle arrive un samedi matin, complètement ivre, pour trier ses frusques, suivie peu après d'un jeune homme qui se présente comme étant Aloïs. Celui-ci aide la jeune fille à emballer ses effets.

Après avoir déposé chez Alexandra ce qui est à elle, Aloïs et moi restons assis dans la cuisine et bavardons

longuement. Il me propose de m'installer dans une communauté chrétienne. Je repousse fièrement cette offre et prends congé de lui, non sans avoir auparavant échangé avec la jeune fille des propos amers et chargés de haine.

Une fois de plus, je me retrouve sur le pavé, contraint de vivre dans la crasse et la saleté avec les Punks. J'en ai bientôt assez de cette vie de vagabond et, comme l'hiver approche, je cherche à revenir chez mes parents. Mais ils ne veulent pas me recevoir. Je suis donc obligé par la force des choses de demander asile aux chrétiens.

Ces jeunes m'accueillent très cordialement et, pendant plusieurs semaines, j'ai tout le loisir de les regarder vivre selon un mode qui m'est totalement étranger. Jamais un mot méchant entre eux: il règne là une atmosphère propre et noble. Leur bienveillance et leur altruisme font une profonde impression sur moi. Ils donnent sans rien exiger ni attendre en retour. Aloïs me dit un jour: "Vous, Punks, et nous autres chrétiens, avons cela en commun: il n'y a aucun avenir sur cette terre!"

Tout en demeurant chez les chrétiens, je reste fidèle aux Punks et me rends régulièrement dans leurs clubs. Dans un de ces lieux, je deviens portier, ce qui me vaut d'obtenir ma bière gratuitement.

Aloïs vient souvent me chercher la nuit et je n'ai pas honte de ramener avec moi certains de mes amis. Je suis le plus souvent en compagnie de Reinhold que nous avons surnommé "le kamikaze", d'Antonio, un autre Espagnol, et de Ralph. Les chrétiens nous hébergent et prennent soin de nous. Nous n'arrivons pas à les comprendre. Ils rayonnent d'amour et de gentillesse, qualités insaisissables pour nous. Ils en font plus que nos parents qui, finalement, ne veulent plus rien savoir de nous.

Déstabilisés par cette cordialité, nous réagissons par

des provocations. Un jour, je menace Aloïs avec un couteau: il conserve cependant son sang-froid et me désarme calmement et amicalement.

De temps en temps, nous allons à l'église avec Aloïs. Nous déambulons dans un accoutrement tellement excentrique que ma propre soeur ne me reconnaît pas quand elle me croise dans la rue. Elle se dit: "Pourvu que ce type ne m'accoste pas!" Les chrétiens, eux, nous accueillent toujours à bras ouverts, même si quelques-uns doivent certainement faire un effort pour se maîtriser quand nous entrons dans la salle, les cheveux teints, les yeux fardés et puant le patchouli.

A l'amour de ces chrétiens, je réponds par une haine croissante. Cela m'irrite énormément de constater qu'ils ont dans le coeur ce qui me fait défaut: la paix et la joie. Pour les blesser, j'écris sur ma veste de cuir des slogans qui traînent le nom de Jésus dans la boue.

Une nuit, alors que je suis passablement éméché, je pars à la recherche d'Alexandra que je n'ai plus vue depuis longtemps. Je passe la nuit chez elle et, le matin, je suis pris d'un violent accès de colère et de haine contre elle. Elle a des icônes accrochées dans sa chambre. Je les arrache et crache dessus. Puis je lui crie: "Renie ton Dieu et sers Satan!" Sans doute déjà touchée par l'amour de Dieu, elle me répond: "Non, Jésus t'aime!"

Toute retenue disparaît en moi et je lui hurle au visage: "Renie-le!"

Comme elle ne répond pas, je sors de mes gonds et la frappe avec mon ceinturon riveté. Autrefois, elle se débattait, mais cette fois-ci, étendue sur le sol, elle enlace mes jambes et me dit: "Ne t'en va pas! Dieu nous aime!" Je vois qu'elle est bien arrangée; pourtant, je la repousse et lui donne encore un coup de ceinturon sur le visage;

ensuite, au comble de la rage, je sors précipitamment de la pièce.

Aujourd'hui, quand je pense à cette scène, mon coeur se déchire. Je ne comprends pas pourquoi je haïssais tellement ce Dieu qui avait commencé à transformer la vie d'Alexandra et pourquoi je maltraçais à ce point une personne que j'aimais.

J'ai beau me noyer dans l'alcool et fuir la réalité dans la drogue, je n'arrive pas à oublier les paroles d'Alexandra: "Jésus t'aime". Seule la musique rock-punk est suffisamment bruyante pour couvrir ces mots pendant quelques instants.

A cette époque, je quitte la communauté d'hébergement des chrétiens. Avec quelques amis, nous nous rendons à Nuremberg. Mais, rapidement à court d'argent, nous devons revenir à Munich où je rends visite à Alexandra sur son nouveau lieu de travail. Je suis arrivé au creux de la vague, car même la vie des Punks commence à me dégoûter.

En fait, j'ai l'intention de me procurer du speed, mais je me décide à aller chercher Alexandra à son travail. Elle non plus n'est pas bien; elle est devenue alcoolique! Nous essayons cependant de rester "cool" et de cacher notre misère sous un masque.

Ensemble, nous allons dans un bistrot et jouons au billard. Bien qu'elle excelle à ce jeu, Alexandra manque plusieurs fois la boule. En la regardant plus attentivement dans les yeux, je me rends compte qu'elle a absorbé quelque chose. Elle reconnaît avoir pris des comprimés dans de l'alcool.

Nous nous sentons lessivés tous les deux. Nous sommes au bout du rouleau. Il ne nous reste qu'une seule solution pour nous sortir de notre déchéance et je com-

prends qu'aujourd'hui je dois impérativement aiguiller notre vie sur une autre voie. Je vide mon sac: "Recommençons à zéro. J'en ai assez des Punks et de ma façon d'être".

– Un seul peut nous venir en aide, répond-elle: Jésus-Christ.

– Je vais de ce pas chez Aloïs lui demander s'il accepte de me reprendre. Ensuite, je jetterai toutes mes vieilles fringues à la poubelle, je te le promets, et demain j'irai voir mon autorité de tutelle, après quoi, je chercherai du travail.

– Prouve-moi tout cela! Autrement, je ne te croirai pas.

Après avoir payé, nous sortons et nous nous séparons. Je me dirige vers la communauté chrétienne. Je sonne, et c'est Klaus qui vient m'ouvrir. Il a l'air très étonné.

– Puis-je entrer? Je voudrais ôter ces frusques.

Klaus ne me ferme pas la porte au nez. J'entre, me déshabille, jette mon accoutrement de Punk et pars fouiller dans la caisse à habits située au grenier pour y trouver des vêtements de rechange.

Le lendemain, je rends visite au juge de tutelle qui me procure un emploi de plongeur.

Extérieurement, ma vie est métamorphosée, mais le nouvel habillement et le travail n'ont pas changé les dispositions mauvaises de mon cœur. Dieu seul peut accomplir cette transformation. Celle-ci commence lorsque je me mets à lire le Nouveau Testament que Klaus m'a offert. En le lisant, je tombe sur ce passage qui m'effraie:

"Le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas" (Luc 12:40).

Je suis rempli d'effroi, car je ne suis absolument pas prêt à rencontrer ce Jésus et je sais que ma vie passée ne plaidera pas du tout en ma faveur!

Mais son amour miséricordieux m'ouvre peu à peu les yeux et je vois mon état de perdition et ma culpabilité. Je découvre également l'étendue immense de sa grâce. Je suis heureux de lire ces paroles: "*Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi*" (Jean 6:37).

"Est-ce vraiment possible, Seigneur? Peux-tu réellement accueillir un sale Punk qui a tant de fois profané ton saint Nom?"

Il y a des moments dans la vie où, devant des choix cruciaux, on se dit: c'est maintenant ou jamais! Je suis arrivé à ce point. J'entends clairement la voix de Dieu qui m'appelle à faire demi-tour. Je ne veux pas laisser passer cette chance et, ce jour-là, j'adresse une prière ardente au Seigneur. Je lui abandonne ma vie souillée, je lui demande de me pardonner mon passé impie et de m'accepter.

Cette prière est le premier pas dans une vie nouvelle, une vie affranchie des chaînes du péché, une vie de joie et de paix.

Alexandra fait ce pas, elle aussi, et expérimente la libération de la culpabilité et du péché par la foi en Jésus-Christ, mort pour payer le prix de notre délivrance.

Des années se sont écoulées depuis. Ma vie a connu des hauts et des bas, mais Dieu ne m'a jamais laissé tomber. A certains moments, mon orgueil et ma propre volonté refont surface: mes frères et mes soeurs dans la foi ont plus de mal à me supporter. Mais Dieu tire alors un peu sur le mors pour me ramener à la raison. C'est

souvent douloureux mais, pour rien au monde, je ne voudrais replonger dans mon ancienne vie.

En 1983, j'épouse Alexandra et Dieu nous fait don d'un petit garçon et d'une petite fille.

Depuis que ma vie appartient à Dieu, j'ai particulièrement à coeur de pouvoir raconter à mes anciens camarades Punks comment Dieu a transformé ma vie. Au cours d'une conversation, l'un d'eux me dit: "Tu as été forcé d'accepter cette religion!"

Non, car je peux témoigner avec beaucoup de gratitude que c'est le Dieu vivant qui m'a parlé par sa Parole et qui m'a convaincu.

Peut-être, ami lecteur, te trouves-tu dans la même situation que moi autrefois. Même si ta vie est souillée par le mal et gâchée par l'alcool, la drogue, la soif d'argent, le vol, l'immoralité sexuelle, le meurtre ou que sais-je encore, sache que le Seigneur Jésus est mort sur la croix pour ces péchés et qu'il a porté la sanction que méritaient tes égarements et les miens!

A cause de la mort expiatoire de son Fils, Dieu peut t'offrir le pardon de tes péchés et une vie nouvelle, la vie éternelle.

"Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle" (Jean 3:16).

Si Jésus-Christ m'a accueilli, moi qui étais un Punk dégoûtant et corrompu et s'il a fait de moi un enfant de Dieu, il ne te repoussera pas si tu viens à lui avec ta vie gâchée. Il est fidèle à sa promesse.

Jésus t'aime!

Ton ami Antonio.

De Mahomet à Jésus-Christ

– Haut les mains! C’est un hold-up!

Les mots sont saccadés, brutaux. Je brandis mon pistolet sur les deux vendeuses d’un magasin d’alimentation. Surprises, celles-ci crient: “Au secours!” mais personne ne risque de les entendre car nous avons choisi l’heure de midi pour agir au moment où aucun client ne se trouve là.

Mon ami et moi ne sommes pas des professionnels. Nous nous sommes précipités dans le magasin sans masque et sans aucune expérience, ce qui s’avérera tragique par la suite. Pendant que les vendeuses affolées tiennent leurs mains tremblantes levées, mon ami se rue sur le tiroir-caisse, le vide de son contenu, sort à grandes enjambées, s’engouffre dans sa voiture et disparaît, me laissant pantois et furieux devant les deux femmes muettes de terreur.

Je reste donc là, debout au milieu de l’épicerie, le pistolet chargé dans une main. Et “roulé” par celui que je croyais être un ami! Alors, je crie intérieurement à l’aide car je commence à me rendre compte qu’on s’est bien moqué de moi. Mes illusions se dissipent. En l’espace de quelques secondes, je vois défiler toute ma vie devant mes yeux. Prenant conscience de l’impasse dans laquelle je me trouve, je jette mon revolver et dis aux femmes qui ont toujours les bras levés: “N’ayez pas peur! Je ne vous veux aucun mal. J’ai fait une gaffe pour laquelle je devrai payer. Appelez la police!”

A cet instant, un jeune homme, qui ignore tout de la

situation, entre dans le magasin. Quand il comprend ce qui se passe, il décide de quitter les lieux à toute vitesse. Je lui crie: “Appelez la police! Je ne m’enfuirai pas!”

Dix minutes plus tard, deux policiers, l’arme au poing, font irruption dans le magasin qui, entre-temps, s’est rempli de monde. Dehors, des badauds se sont rassemblés devant la vitrine. Les policiers, médusés, ont dû poser la question: “Qui est donc le voleur?” Je m’avance et n’oppose aucune résistance lorsqu’ils me passent les menottes. L’une des deux vendeuses, qui s’est un peu remise du choc initial, se sent assez forte pour me donner une paire de claques. Même si je pouvais me défendre, je ne le ferais pas. Je l’ai bien mérité.

La police me conduit au poste de Montabaur où je suis jeté dans une cellule. Le lendemain, je suis présenté au juge et, finalement, placé en détention préventive à Coblenche. Dans la cellule de deux mètres sur trois, où je passe ma première nuit, impossible de trouver le sommeil. Bouleversé par les événements de la journée et par mon immense déception, je revois mon existence passée. Voilà où j’en suis arrivé! Où sont donc mes amis? Pour la première fois de ma vie, je crie à Dieu: “Ai-je bien fait de cesser de croire en Mahomet? S’il te plaît, montre-moi la voie que je dois suivre et aide-moi!”

Je revois le petit village où j’ai passé mon enfance et mon adolescence. Il était situé en Anatolie orientale. Là-bas, pas très loin des sommets enneigés du Mont Ararat, vivaient, dans une grande pauvreté, mes parents et tous mes frères et soeurs. Mon père gardait des moutons dans cette région rude et stérile. Une région qui connaît sou-

vent la famine. En été, nous vivions sous une chaleur insupportable et les hivers étaient si rigoureux que le feu de bouse de vache séchée ne suffisait pas à tempérer notre petite maison où douze personnes s'entassaient dans deux pièces.

Comme je suis son deuxième fils, mon père rêve de me voir devenir un jour un "Hodja", c'est-à-dire un prêtre ou un intercesseur selon la religion islamique. Bien qu'analphabètes, mes parents font en sorte que tous leurs enfants puissent aller à l'école. En outre, je passe tous les jours deux à trois heures dans une école non officielle, tenue par des musulmans fanatiques qui nous enseignent le Coran et la langue arabe. A l'âge de treize ans, je suis admis dans une école officielle Hodja pour être formé en vue du rôle spirituel que je dois remplir plus tard. A vingt ans, je passe mes examens avec succès et, à la grande joie de mes parents et de mes proches, je suis le premier "Hodja" de mon village.

Chaque matin, "avant qu'on puisse distinguer le loup de la brebis" – ainsi le précise le commandement –, je dois me lever, me laver trois fois les mains, les pieds et le visage, et me rincer la bouche et le nez. Ensuite, je dois gravir une colline proche ou monter sur un toit pour réveiller le village encore plongé dans l'aube par les mots: "Allahu akbar...", ce qui se traduit par: "Allah est grand. Il n'y a qu'un seul Dieu et Mahomet est son vrai prophète. Que Dieu bénisse Mahomet! Prier vaut mieux que dormir. Venez à la prière!"

Encore plus ou moins endormis, les villageois se rendent dans une maison qui fait office de mosquée. Tous les jours, je viens y faire cinq fois mes prières en arabe et y lire les sourates du Coran qu'aucun des fidèles présents ne peut comprendre. Celui qui est réellement pieux réci-

te encore trente-trois fois la prière: “Allah est grand et Mahomet est son prophète, Allah est miséricordieux...” en égrenant son “Tesbih”, une sorte de chapelet. Je suis l’homme le plus considéré et le plus important du village, la fierté et la joie de mes parents.

Ce bonheur que je leur ai procuré ne dure que dix semaines environ. Je suis tenaillé par des questions concernant la crédibilité du Coran. Ces doutes remontent à plusieurs années, lorsqu’un ami arménien m’a opposé deux arguments contre ma foi islamique:

1. C’est une absurdité de croire que l’arabe est la langue “sainte”, la seule qui aurait cours au paradis. Mon ami m’a dit que Dieu parle et comprend toutes les langues. Cela me paraît évident car, moi-même, je suis capable de m’exprimer en trois langues: le kurde, le turc et l’arabe. Comment Dieu, mon créateur, pourrait-il ne parler et ne comprendre qu’une seule langue?

2. L’Islam déforme la vérité historique quand il prétend qu’Abraham a offert Ismaël et non Isaac. Les autres livres sacrés (la Bible) ont un autre enseignement là-dessus. Bien qu’il me soit impossible de vérifier les affirmations de cet ami, car mon village ne compte aucune Bible, ma confiance dans le Coran est ébranlée. Lorsque j’ai accompli ma fonction de “Hodja”, je me sens hypocrite car j’enseigne aux autres ce dont je ne suis pas convaincu moi-même. Cette situation me devient rapidement insupportable. Un certain vendredi, je m’adresse à la congrégation en ces mots: “Chers amis, j’ai l’impression d’être un menteur devant vous. Je ne crois pas moi-même ce que je vous ai appris. C’est pourquoi, à partir de ce jour, je ne veux plus me considérer comme votre Hodja”.

Les personnes présentes sont comme frappées de stu-

peur, puis deviennent rapidement agressives, se mettent à me frapper et à cracher sur moi. D'autres courent dire à mes parents ainsi qu'à mes frères et soeurs que le seul moyen d'ôter la honte que je viens de faire peser sur eux, c'est de me tuer.

Mes parents versent d'abondantes larmes. Ce fils qui avait fini par devenir quelqu'un, voilà qu'il est la cause de ce scandale!

Il est évident que, dans ces circonstances, il m'est impossible de demeurer plus longtemps à la maison. Je m'enfuis donc à Bingöl, une ville plus importante. Désespéré et toujours en proie au doute, je me mets à la recherche d'un emploi. Au bout de quelques jours, je fais la connaissance, pour la première fois, de socialistes kurdes. Ils m'accostent avec beaucoup de gentillesse et m'invitent chez eux. Leur amitié, leur patriotisme et leur idéal de vie me fascinent et, en peu de temps, j'apprends à être un Kurde fier de son identité.

Comme en 1978 notre situation est devenue critique, je gagne l'Allemagne avec un grand nombre de mes compatriotes, pour y étudier, gagner de l'argent et défendre la cause kurde.

Je m'installe d'abord à Bad Godesberg; puis, plus tard, dans le Westerwald. J'étudie les oeuvres de Karl Marx, de Friedrich Engels et deviens socialiste militant parce que je ne connais rien d'autre. Comme je suis travailleur, je gagne bien ma vie et peux soutenir financièrement mes parents.

Pour que je puisse m'établir en Allemagne, on m'a conseillé, en 1982, de contracter un mariage blanc avec une Allemande. Nous nous sommes rencontrés à la mairie, puis nous nous sommes séparés, chacun menant sa propre vie. Trois ans plus tard, elle demande le divorce

parce que je n'ai jamais subvenu à ses besoins matériels. Je précise que nous n'avons jamais vécu ensemble.

Parmi les nombreux Kurdes que je connais en Allemagne, l'un est devenu mon ami. Nous partageons le même appartement à Hachenburg. Un peu plus tard, il se marie et connaît de grosses difficultés financières. Dans sa détresse, il me demande de lui prêter de l'argent. C'est une grosse somme qu'il me rembourse à l'échéance fixée. Je n'ai donc aucune réticence à lui venir en aide une deuxième fois. Quelques semaines plus tard, il me sollicite une troisième fois, mais je suis déjà au bout de mes économies. Nous sommes dans sa voiture, en route vers Montabaur, quand je lui annonce que je suis "fauché". Nous arrivons près de la ville quand il me dit soudain: "Que dirais-tu si nous faisons un hold-up dans cette localité?" D'un côté, je regrette de ne pas pouvoir l'aider financièrement mais, de l'autre, je suis indigné et surpris par sa suggestion. Je ne suis pas encore revenu de mon étonnement qu'il me lance en ricanant: "Aurais-tu la trouille?"

Cette remarque fait mouche. Je réponds en riant: "Moi, peur? De qui? Tu peux compter sur moi!" Quelques minutes plus tard, c'est le hold-up raté, raconté plus haut.

Désormais, je brûle du désir de me venger et de tuer ce traître!

Après treize mois de détention préventive, je comparais devant le tribunal de Coblenche en mars 87. Comme je me suis rendu spontanément et que j'ai reconnu les faits, le juge prononce une peine de seulement quatre années d'emprisonnement. Je suis d'abord enfermé à Duisbourg-Hamborn, puis transféré à Schwerte-Ergste.

Pendant ma détention préventive à Coblenz, en réponse à la prière que je lui ai adressée dans ma détresse à Montabaur, Dieu a fait en sorte que je reçoive un Nouveau Testament en turc. Jusqu'à présent – et cela fait environ huit ans que je suis en Allemagne –, je n'ai encore jamais rencontré un chrétien ni reçu un traité. Tout au long de cette année, je lis le Nouveau Testament et je comprends ce que Dieu attend de moi: que je me convertisse à lui en mettant un terme à ma vie de péché.

A Duisbourg-Hamborn, je fais pour la première fois connaissance d'un chrétien convaincu, M. Schneider. Il préside une réunion hebdomadaire d'étude biblique dans la prison. A la fin de cette rencontre, j'explode: "Tu nous parles beaucoup de Jésus-Christ. Mais il y a bien d'autres sujets qui méritent d'être abordés. Que penses-tu de la paix dans le monde?"

Il répond: "J'appartiens moi aussi à un groupement qui prône la paix. Ma paix est en Jésus-Christ. Celui qui croit en lui a la paix, mais celui qui le méprise, vit sans paix".

Ces paroles toutes simples touchent mon coeur et ma conscience. Je ne sais plus quoi répondre. Surpris, il me demande:

– Pourquoi ne dites-vous plus rien?

– Parce que ta réponse m'a suffi. Je n'ai pas d'autre question.

– Je m'aperçois que vous êtes un homme en recherche. Quelle cellule occupez-vous?

– La cellule 153, section II.

– Je viendrai vous rendre visite.

Je ne m'attends vraiment pas à ce qu'il tienne parole mais, une heure plus tard, il entre dans ma cellule et

m'apporte une Bible en turc et quelques timbres. Il me demande si je n'ai pas d'objection à ce qu'il prie pour moi, dans la cellule même. Je n'y vois aucun inconvénient et suppose que, comme moi autrefois, il récitera une prière formaliste. Au lieu de cela, il s'agenouille et s'adresse à Dieu comme à un ami: "Seigneur Jésus, aide ce jeune homme à te trouver et résouds ses difficultés! Amen".

Après cette prière qui vient du fond du coeur, il m'est impossible de retenir mes larmes. C'est la première fois que j'entends une prière de chrétien. Emu, je dis à cet homme:

– Quand nous reverrons-nous?

– Je ne sais pas si nous nous reverrons, mais si vous vous convertissez à Jésus-Christ en l'acceptant comme votre Sauveur, nous nous retrouverons au plus tard au ciel.

C'est ma seule rencontre avec cet homme car, une semaine plus tard, je suis transféré à Schwerte-Ergste. Là, j'ai le temps et la possibilité, grâce à la Bible qu'il m'a remise, de chercher la réponse aux questions qui assaillent mon esprit depuis toujours. Abraham a-t-il offert Isaac ou Ismaël? J'entreprends la lecture de la Genèse. Arrivé au chapitre 22, je trouve la réponse à mon embarras et dois reconnaître que mon ami arménien a eu raison.

Quelques jours plus tard, j'ai la visite inattendue d'une dame âgée. Elle se présente comme étant Madame Lehmkuhler, responsable de l'aumônerie pénitentiaire. Elle m'invite à son cercle d'étude biblique et me donne une tablette de chocolat ainsi qu'un paquet de café, cadeaux dont celui qui en a été privé un certain temps peut d'autant plus apprécier la valeur. A son aimable invita-

tion, je réponds: “Si j’ai le temps, j’assisterai peut-être une fois à votre étude biblique.”

Or, le temps fait partie des rares choses que l’on possède à profusion en tôle. Je deviens donc rapidement un habitué de ces rencontres autour de la Bible.

Le soir, dans ma cellule, j’ai ample matière à réflexion. Il m’est devenu évident que Dieu attend mon retour à lui. Mais, en moi, une voix s’élève et dit: “Tu n’as pas besoin de te convertir. Tu n’es pas un pécheur. Certes, tu as commis un hold-up mais, en ce moment même, tu paies cette erreur. Tu seras donc quitte”. D’autres questions, dont seul un musulman peut connaître l’acuité, me préoccupent: “Comment Dieu peut-il avoir un fils?” Pour moi qui ai été élevé dans la religion musulmane, cette affirmation est blasphématoire. Le fait d’associer un autre être à Dieu est “Shirk” pour le musulman, c’est-à-dire le pire des péchés que l’on puisse commettre. C’est pourquoi l’Islam rejette carrément Jésus-Christ en tant que Fils de Dieu, car il lie cette doctrine à un “mariage” entre Dieu et Marie, mariage dont serait issu Jésus. L’Islam affirme que celui qui met un autre être sur le même plan que Dieu commet un péché impardonnable.

En moi, l’inquiétude grandit. Que se passera-t-il si je dois comparaître devant Dieu à l’instant même? Pendant six mois, je retourne cette question dans mon esprit. En novembre 87, un grand miracle se produit. Le gardien vient de fermer à clé la porte de ma cellule et de me souhaiter une bonne nuit. Tout est silence autour de moi. Mais, en moi, une bataille commence à faire rage. Désespéré et en proie à des idées de suicide, je me dis: Maintenant ou jamais!

J’ouvre la Bible et lis Jean 14:6: “*Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi*”.

Dans ma détresse, j'implore à haute voix: "Jésus, je veux bien venir à toi. Pourquoi ne le puis-je pas?"

Le visage inondé de larmes et tremblant de tout mon être, je me mets à genoux et formule cette prière: "Seigneur Jésus, tu es venu sur cette terre mourir aussi pour moi sur la croix. S'il te plaît, pardonne-moi mes péchés!"

C'est un homme nouveau qui se relève après cette prière. Une joie profonde a remplacé mon désespoir. Toute idée de vengeance a fui et ma solitude ne me pèse plus du tout car je sais que Jésus est à mes côtés. Ayant fait l'expérience de l'amour et du pardon de Dieu, je suis en mesure de pardonner à mon "ami" qui m'a trompé et laissé tomber. Mon bonheur est tel que je ne peux le garder pour moi tout seul. Aussitôt, je raconte en trois pages le récit de ma conversion à Dieu et l'envoie à la Mission qui édite les calendriers évangéliques dont j'ai un exemplaire en turc dans ma cellule.

Le lendemain, je me rends à l'étude biblique avec une immense joie dans le coeur et le désir fervent de témoigner de ma conversion aux autres. Jamais je n'oublierai l'émotion de Madame Lehmkuhler! Après m'avoir écouté, elle vient vers moi, me prend dans ses bras et me chante ce vieux cantique composé par Isaac Watt: "Est-il bien vrai que Jésus est mort pour moi et qu'il a expié mes péchés?...". Le refrain: "A la croix s'est levé un jour nouveau et les yeux de l'aveugle se sont ouverts..." traduit parfaitement mon expérience de la nuit précédente: mes yeux se sont ouverts et j'ai reconnu le Fils de Dieu.

En peu de temps, je suis surnommé "le bigot" par les détenus de ma section. Un jour, alors que j'ai pour la première fois sollicité une permission de sortie pour le week-end, je suis particulièrement abattu parce que je ne

connais personne chez qui me rendre. Un prisonnier, qui m'observe attentivement, me lance sur un ton moqueur: "Comment se fait-il que tu aies l'air tellement à plat? Ton Jésus ne t'aide-t-il plus?"

J'essaie de lui faire comprendre que je n'ai aucun doute sur la réalité du secours de Dieu, mais que je peux néanmoins être triste parce que je ne sais pas où passer ma permission. Sur ce, il me dit: "Au fait, je connais en ville un homme qui est aussi pieux et aussi cinglé que toi! Je te donnerai son adresse. Peut-être acceptera-t-il de t'accueillir".

Heureux devant cette lueur d'espoir, je lui réponds: "Vois-tu, Jésus m'aide et il se sert même de toi pour le faire!"

Quelques jours plus tard, j'ai ma première visite: un couple dont j'ai eu l'adresse.

Je n'ai jamais rencontré ces personnes et, pourtant, elles ne me sont pas étrangères. Après avoir raconté mon histoire, l'homme me dit: "Tu es mon frère et tu seras toujours le bienvenu chez nous!"

Je passe le week-end suivant chez ce couple charmant. Au cours des mois qui suivent, ces amis sont pour moi un père et une mère. En leur compagnie, j'assiste pour la première fois de ma vie à un rassemblement de chrétiens. Bien qu'encore incapable de tout saisir, je me sens parfaitement à l'aise dans leur milieu.

Le soir, ils me raccompagnent à la prison et me communiquent une information très importante: en Allemagne, si un détenu se conduit très bien, il peut, sur sa demande, être libéré après avoir purgé seulement la moitié de sa peine. Le lendemain, tous les prisonniers de ma section ont le droit de se rendre visite mutuellement. Je

me rends chez Ulrich, celui qui m'a communiqué l'adresse des chrétiens, et lui demande s'il accepte de dactylographier ma demande de mise en liberté anticipée. Il me demande "si ça tourne rond chez moi" car une telle requête est insensée si elle n'est pas présentée par un avocat. Je le supplie d'écrire car ma connaissance de l'allemand est encore mauvaise. Pour ce qui est de l'avocat, je l'assure que Jésus se chargera de me défendre.

L'administration pénitentiaire se moque de moi lorsque je lui remets ma demande. De même l'employé avec qui je m'entends d'ailleurs fort bien! "Si vous croyez en Jésus-Christ, vous verrez des miracles encore plus spectaculaires", lui dis-je en priant intérieurement que cela se produise.

Le jour qui précède ma libération, j'ai le sentiment très fort de la présence de Dieu dans ma cellule. D'une certaine manière, quelque chose me dit que je vais bientôt retrouver la liberté. J'ai une grande joie dans mon coeur.

Le lendemain matin, lorsque l'homme qui s'est moqué de moi me crie qu'il a une nouvelle importante à me communiquer, je lui réponds que ce n'est pas la peine parce que je suis certain de ma libération. Quelques minutes plus tard, la responsable de l'aumônerie entre dans ma cellule accompagnée du nouvel ami venu me chercher. A quinze heures, rayonnant de joie, je quitte la prison en tenant sous les bras deux cartons qui contiennent tout mon avoir. Je suis libre!

Il me faut alors faire face à d'autres problèmes: je suis catalogué comme malfaiteur et je n'ai pas de métier.

Peu après ma libération, un fonctionnaire me déclare: "Nous vous renverrons bientôt en Turquie, comme tous

les autres!” Je n’ai donc droit qu’à une carte de séjour provisoire. Ma sortie de prison a été si inattendue qu’elle a pris de court l’administration! Les employés n’ont pas eu le temps d’établir l’ordre d’expulsion. Je commence par trouver refuge dans un local poussiéreux et sans fenêtre, situé dans un sous-sol. Chaque nuit, je me tourne et me retourne dans mon lit avec cette pensée: demain, tu seras expulsé! Quelques-uns de mes anciens amis, qui ont été renvoyés dans leur pays, ont été exécutés dès leur retour. Je subis donc une pression psychologique très forte. La carte de séjour n’est chaque fois accordée que pour une période de trois mois. Je suis tellement abattu et je me sens tellement seul que je prie: “Seigneur Jésus, prends-moi auprès de toi!” Dieu me réconforte en me rappelant sa promesse: “*Je viens bientôt!*” Sachant qu’un jour, il essuiera toute larme et qu’il n’y aura plus de souffrances ni de cris, je peux surmonter ces moments, intérieurement très éprouvants.

En tant qu’étranger et, de plus, étranger au casier judiciaire chargé, j’ai bien peu de chance de trouver un emploi. Pourtant, on m’embauche comme manoeuvre, puis comme plâtrier. Mieux encore, je fais la connaissance d’une jeune fille qui s’est convertie à Jésus-Christ peu avant. Nous nous marions en septembre 89.

Mais, là aussi, il y a un obstacle à franchir. Une semaine avant la date fixée pour notre mariage, les autorités refusent de nous marier civilement. Or, nous avons déjà envoyé les faire-part! Mais le Dieu vivant nous trouve un autre moyen! Nous nous marions civilement au Danemark et organisons la cérémonie religieuse un peu plus tard en Allemagne! “*N’abandonnez pas votre assurance, à laquelle est attachée une grande rémunération*”. “*Ne crains rien, car je suis avec toi*”. Lorsque nous ne

voyons plus d'issue, ces promesses de la Bible nous fortifient et nous encouragent.

Tout naturellement, je languis après des nouvelles de ma famille au Kurdistan. En juillet 88, mon plus jeune frère, que je n'ai pas revu depuis dix ans, vient me faire une visite surprise. Il est encore bien jeune et ne sait pratiquement pas un mot de la langue du pays excepté "oui" et "non". Il a un travail pénible et souffre de sa solitude. A cette époque, je travaille comme carreleur; je n'ai donc pas beaucoup de temps à lui consacrer. Six semaines plus tard, il disparaît aussi soudainement qu'il est apparu, mais il a emporté une Bible.

Plusieurs mois s'écoulent. Un jour, je reçois une lettre de ma belle-soeur. Mariée depuis sept ans avec mon frère, elle n'a malheureusement toujours pas d'enfant. Un docteur lui a prescrit un traitement pour favoriser une grossesse, mais le médicament est si coûteux en Turquie qu'elle me demande de le lui envoyer d'Allemagne. Je sollicite l'avis d'un ami médecin qui me recommande vivement de ne pas le faire. Il m'informe qu'en prenant les comprimés prescrits, ma belle-soeur risque de mettre au monde un enfant handicapé. Après avoir beaucoup prié, j'enregistre un message sur cassette et le lui envoie. Je lui conseille de ne pas chercher son secours auprès des médecins mais de remettre sa vie entre les mains de Jésus-Christ et l'assure que, si Dieu le veut, il peut intervenir pour qu'elle ait un bébé. Je lui joins la somme de 500 francs – le prix que me coûterait le médicament – pour qu'elle n'ait pas l'impression que je cherche à la consoler à moindres frais. Deux mois plus tard me parvient la nouvelle qu'elle est enceinte. A peine une demi-année s'est-elle écoulée que mon frère Abraham me téléphone pour me dire en pleurant de joie: "Nous prions

désormais le même Dieu que toi. Ma femme a suivi ton conseil et nous avons expérimenté un merveilleux exaucement de prière”. C’est ainsi que Dieu accomplit le deuxième grand miracle en faveur de ma famille.

L’histoire de l’aveugle-né, rapportée dans l’Evangile de Jean au chapitre 9, fait partie de mes récits bibliques préférés. En tant que musulman, moi aussi j’étais aveugle à la vérité de la Bible, mais Dieu m’a ouvert les yeux. Ma femme et moi avons désormais à coeur de faire connaître ce Dieu extraordinaire aux nombreux Turcs et Kurdes qui se sont établis en Allemagne, mais également à ceux qui vivent dans mon pays. Ce n’est pas facile. Les musulmans fanatiques sont persuadés qu’ils gagnent le paradis s’ils tuent un apostat. Je rencontre évidemment beaucoup de haine de la part de mes compatriotes lorsqu’ils me disent que je suis devenu chrétien.

Un jour, des amis me proposent de les aider à tenir un stand de littérature chrétienne à Dortmund et d’afficher ainsi ouvertement ma foi en Jésus-Christ. J’ai d’abord très peur. Puis je prie avec ferveur et le Seigneur me rappelle sa promesse que j’ai lue dans la Bible: *“Ne crains pas, car je suis avec toi!”*; et je reprends courage.

Je marche dans la rue en distribuant des traités quand je suis entouré par trois Turcs dont l’un est “Hodja”. “Nous te tuerons, me disent-ils, nous ne permettrons pas que tu répandes de la littérature chrétienne parmi nos compatriotes!” Dieu m’aide à conserver mon calme et à rester aimable à leur égard. Je réponds à celui qui est Hodja: “Savez-vous ce que vous venez de faire? Aux yeux de Dieu, vous êtes un meurtrier. Vous me menacez de mort parce que vous êtes animés de l’esprit de Satan.

Je ne me livre à aucune propagande et c'est bénévolement que j'accomplis ce travail. Je témoigne tout simplement de ce que Jésus a fait pour moi. Mon coeur n'est plus rempli de sentiments de haine ou de vengeance, mais de l'Esprit de Dieu et de son amour".

Il refuse de saisir la Bible que je lui offre et déchire le traité. Je lui demande alors: "Mahomet peut-il vous donner la vie éternelle? Jésus me l'a offerte!"

Furieux, il tourne les talons et s'en va après m'avoir vainement exhorté à le suivre à la mosquée.

A moi, autrefois musulman, Dieu a donné une vie nouvelle et promis un avenir merveilleux. Les musulmans ne savent pas où ils vont après leur mort. Ils se retranchent toujours derrière ces paroles: "Tanri bilir", c'est-à-dire "Dieu le sait". Ils connaissent Dieu uniquement comme le Juge qui pèsera leurs bonnes comme leurs mauvaises actions. Pour plaire à Dieu, ils pratiquent les "cinq piliers" de leur religion, à savoir: la confession journalière du nom d'Allah, les prières, le Ramadan, les aumônes et le pèlerinage personnel, ou par délégation, à La Mecque. Ils repoussent violemment l'idée que le Seigneur Jésus-Christ puisse être le Fils de Dieu. Sa mort à notre place sur la croix leur est inconcevable. Le Coran considère Jésus comme l'un des grands prophètes et le place sur le même plan que Moïse, David ou Mahomet.

Pour moi, Jésus-Christ est devenu mon Sauveur et mon Libérateur. Je souhaite pouvoir témoigner auprès de nombreux musulmans, notamment des Turcs et des Kurdes, de ce que Dieu a fait en ma faveur et leur parler du prix élevé qu'il a payé pour leur salut.

Une fille trompée et égarée

“En fait, Dieu était une déesse”. Sous ce titre, l'article paru dans une revue féminine exprime bien ma conviction d'alors.

On peut y lire ceci:

“Comme le montrent les plus récentes découvertes et les dernières fouilles archéologiques, les gens croyaient en une divinité féminine. Les fouilles ont prouvé que, dans les temps les plus reculés, l'humanité avait adopté le système matriarcal dans lequel les femmes exerçaient le pouvoir. Il en résultait la croyance en une déesse qui aurait créé le monde. A l'origine, l'histoire d'Adam et d'Eve suivait un ordre chronologique inverse. Lorsque les hommes commencèrent à utiliser leur force physique, ils assujettirent les femmes. Ils eurent donc besoin d'une divinité masculine, susceptible de mieux symboliser leur force, leur puissance et leur domination. Avec le temps, ils transformèrent les récits religieux et remplacèrent la déesse par un Dieu dur et sévère. On comprend donc pourquoi la Bible contient tellement de principes anti-féministes...”

A cette époque, je suis pleinement convaincue que si, nous autres femmes, avec notre perception des choses, avons droit à la parole, les problèmes mondiaux seraient vite résolus.

Je suis donc d'avis que nous devons atteindre ce but en luttant et en rendant coup pour coup aux hommes pour rabaisser leur prétention à tout régenter. C'est ainsi que je pars en campagne pour faire expier à la gent masculine sa discrimination à l'encontre des femmes...

Ma vie commence pourtant tout autrement, car je grandis dans une famille catholique, seule fille au milieu de quatre garçons.

Nos parents tiennent beaucoup à ce que nous ayons une éducation religieuse. Je fais ma première communion quand je fréquente encore l'école primaire alors que, généralement, les enfants qui se préparent à cet événement sont déjà en secondaire. Je me réjouis beaucoup de pouvoir participer à l'eucharistie, parce que je crois qu'à cet instant précis je suis en relation plus étroite que jamais avec Jésus. Je n'attache que peu d'importance à la fête bruyante, à l'aube blanche et aux cadeaux. "A quoi bon tout ce tralala, me dis-je, quand le Seigneur nous a déjà fait le plus beau cadeau qui soit en mourant pour nos péchés?"

Plus tard, nous recevons des cahiers mensuels qui nous décrivent l'oeuvre missionnaire en terre païenne ou dans les régions protestantes d'Allemagne.

Ma résolution est prise: Hildegarde, tu iras en Afrique, en Asie ou en Amérique du Sud et tu porteras aux païens la bonne nouvelle, à savoir que Jésus est mort sur la croix pour expier nos péchés afin que celui qui croit en Lui n'aille pas en enfer.

Dans ma foi enfantine, je suis sûre que tous les païens le croiront.

Combien je suis attristée un jour en apprenant que les filles rousses attrapent plus facilement des coups de soleil que les autres et que je ne suis pas vaccinée contre la variole! Dans ces conditions, comment vais-je pouvoir travailler en Afrique, par exemple? Je serai malade à longueur d'année et ne pourrai pas être utile à Jésus!

Que faire d'autre? Me consacrer à l'évangélisation des protestants qui habitent dans les régions d'Osnabruck,

Hambourg, Berlin ou Bielefeld? Aller dans ces contrées parce que les habitants y sont protestants?

Cela me semble absurde. Les protestants ont également entendu parler de Jésus, me dis-je. Que l'église fréquentée porte l'étiquette "protestante" ou "catholique", cela n'a pas beaucoup d'importance pour moi. L'essentiel, n'est-ce pas la croix de Jésus et l'enseignement de la Bible?

Estimant que je ne trouverai certainement aucun païen dans l'"occident chrétien", je ne sais plus quel avenir envisager. Je ne vois aucun moyen d'annoncer Jésus en étant vendeuse ou coiffeuse – les métiers de prédilection de mes amies. Je veux parcourir les chemins et prêcher – à l'image de ma patronne, Hildegarde de Bingen qui, au Moyen-Age, parcourut les régions d'Allemagne où l'évangile n'avait pas encore été annoncé.

Le jour où il est décidé que je dois aller jusqu'au baccalauréat, ma voie se précise: je serai professeur de religion, car je pourrai ainsi raconter aux enfants beaucoup de choses concernant Jésus.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans environ, je m'efforce de mener une vie qui soit agréable à Dieu. Je ne veux pas lui offrir des demi-mesures. Je vais à l'église avec joie pour entendre parler davantage de ce Dieu merveilleux et apprendre à mieux le connaître. Le cours de religion est pour moi la matière la plus importante et celui que je préfère, car il me permet de développer ma foi.

Dieu m'aide à comprendre certains textes difficiles. Par exemple, un dimanche, le sermon prêché à l'église s'appuie sur ces paroles: "Je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais l'épée" (Matthieu 10:34).

Ce passage m'intrigue tellement que, de retour à la maison, je le copie et l'accroche au mur, avec l'intention de demander sa signification au professeur de religion.

Entre-temps, je réfléchis beaucoup au sens de ces paroles et demande à Dieu de m'éclairer. Avant le cours de religion suivant, je comprends que l'épée ne désigne pas la guerre, mais la séparation d'avec ceux qui, même parmi les amis et la famille, empêchent de vivre selon Dieu et de travailler pour lui.

Je ne me souviens plus très bien comment je parviens à cette conclusion, mais je présume que c'est par la Bible elle-même (A cette époque, il n'était pas encore courant de voir des catholiques posséder et lire la Bible, mais je remercie Dieu encore aujourd'hui de ce qu'il ait permis qu'en classe nous lisions sa Parole).

Il m'arrive aussi d'ouvrir la Bible à la maison et d'en lire des passages de temps à autre, mais pas assez souvent, si bien que je ne suis pas suffisamment armée au moment où, par des mensonges et des demi-vérités, on m'éloigne de Jésus.

Satan y va avec prudence: je manque de plus en plus fréquemment les offices religieux pour les enfants, préférant lire des BD ou recopier un devoir de maths. Puis je m'abstiens d'aller à l'église le dimanche. Il y a également le mouvement de protestation des jeunes contre l'église qui m'a toujours été présentée comme le rempart de la foi. Enfin, les réformes apportées dans l'enseignement religieux font qu'on ne lit plus la Bible, mais les oeuvres de Sartre, Camus, Marx...

On trouve des réponses humaines à certains miracles. Ainsi, à la question de savoir si la grossesse de Marie est surnaturelle comme le déclare la Bible, notre professeur explique que les fiançailles juives permettent aux fiancés de se connaître physiquement. D'après lui, il n'est donc pas surprenant que les jeunes filles se soient retrouvées parfois enceintes.

Pendant un certain temps, je trouve cette réponse satisfaisante. Mais, bientôt, le doute m'assaille à nouveau: "N'y a-t-il rien d'autre dans la naissance de Jésus? Jésus serait-il vraiment venu sur terre d'une manière si humaine et, de surcroît, pas tout à fait légale? Quelle place cette explication laisse-t-elle à Dieu, le Tout-Puissant, celui qui est plus grand que la création? Quelle valeur attribuer à des affirmations telles que: "... rien n'est impossible à Dieu" (Luc 1:37)? Dieu est-il vraiment si petit? Comment puis-je alors me soumettre à lui?"

Malheureusement, je me fie si naïvement au "savoir" et à la "sagesse" du professeur de religion que de tels enseignements sapent les fondements de ma confiance en Dieu. Je ne vois plus que le côté négatif de ceux qui se prétendent chrétiens. Même la piété de mes parents me paraît superficielle. "Tout cela n'est donc qu'une façade pour nous maintenir dans l'assujettissement", me dis-je.

Petit à petit, je deviens mon propre maître – du moins je le pense car je ne connais pas Satan. Mais je n'ai pas non plus fait l'expérience de l'amour incommensurable de Dieu avec lequel il poursuit inlassablement les humains perdus et séduits.

Comme je l'ai déjà dit, je grandis entourée de quatre frères avec lesquels je joue beaucoup. Au début, nos parents ne nous imposent pas une éducation classique et stricte. Nous pouvons chacun adopter la façon de vivre qui nous convient. Comme je chahute beaucoup avec mes frères, on encourage plutôt mon style garçonnier, cheveux courts et vêtements noirs. Sans doute à cause de ce contexte, aux poupées je préfère les jeux virils. Pour résoudre les conflits, les bagarres!

J'ai en horreur les mouchardages et les chamailleries entre filles. Dans mon enfance, je préférais être un gar-

çon et je suis terriblement fière quand on me prend pour l'un d'eux.

Mais, plus tard, vient la puberté et je dois finalement me résoudre à être une femme. Ce n'est pas chose facile. Je ne vois dans la condition de la femme que du négatif. Le développement morphologique s'accompagne de tout son cortège d'astreintes vestimentaires. Finis les jeans! Des robes, mais pas trop courtes! Je dois m'accourtrier comme une vieille fille.

En fait, à l'époque, je n'aime pas la mode mini car on n'est pas à l'aise pour se mouvoir dans les minijupes. Je préférerais porter des jeans qui, au moins, sont robustes et pratiques. Mais il n'en est pas question: je dois enfiler des robes. J'ai alors une curieuse réaction d'entêtement: puisqu'il me faut porter des robes, alors qu'elles soient au moins au goût du jour, c'est-à-dire mini! Dès que j'ai franchi le seuil de la maison, je raccourcis mes robes en repliant l'ourlet.

A la maison, je suis davantage mise à contribution. Au lycée de jeunes filles, on ne fait que des choses ennuyeuses. Quelle horreur que les leçons de couture!

Comme de toute façon je ne peux faire autrement, j'adopte progressivement des comportements plus typiquement féminins de manière à attirer l'attention par mon habillement et ma coiffure.

Mes amies et les revues que je lis m'inculquent des idées que je n'avais pas jusqu'alors. A quatorze ans, me dit-on, il faut avoir un petit ami. Cela me semble impossible car mon visage, loin d'avoir une peau de pêche, est couvert de petits boutons qu'aucun traitement ne réussit à éliminer. Je n'ai pas le droit ni les moyens d'arranger ma coiffure à mon goût. Il m'est également interdit de suivre la mode dernier cri. Pour comble de malheur, je

porte des lunettes épaisses et un appareil dentaire! A en croire je ne sais quelle revue, je suis un cas désespéré: il ne me reste plus qu'à me replier sur la musique moderne et à envier les stars des films.

A peu près à cette époque, mes parents – surtout ma mère –, me mettent en garde contre le sexe masculin. A force de les entendre, je finis par me dire: “Pauvres femmes que nous sommes! Tous les hommes sont pareils! Ils ne veulent qu'une seule chose et malheur à celle qui se laisse embobiner, car cela peut être lourd de conséquences! Ce sont toujours les femmes qui sont roulées! Les hommes, eux, peuvent filer à l'anglaise... Mettre des enfants au monde et les élever est bien la pire et la plus ingrate tâche qui soit! Elle ne comporte que souffrances et résignation!”

Ma mère – que ses grossesses ont laissée affaiblie et malade – me raconte souvent que, si c'était à refaire, elle ne se marierait pas et n'aurait pas d'enfant.

Quelle période sombre de ma vie! Il n'y a rien qui puisse m'encourager, aucune lueur d'espoir!

Je ne connais pas une seule femme âgée qui soit heureuse de son sort. J'ai l'impression que le mariage et les devoirs familiaux les ont anéanties et dégoûtées de la vie.

Il n'est donc pas étonnant qu'un jour, j'en arrive à cette conviction: “Je ne me marierai jamais et n'aurai pas d'enfant”.

La réaction de mes parents est curieuse: “Tu n'es pas normale! Toute femme en bonne santé aspire au plus profond d'elle-même à avoir un mari et des enfants!”

Je ne comprends plus. C'est à en devenir folle. Pendant des années, j'ai entendu le contraire et j'ai cru ce qu'on m'a raconté. Où est la vérité?

Je ne connais personne qui soit en mesure de me dire qu'être femme peut être quelque chose de merveilleux. Je puise toutes mes informations dans les journaux et dans les films. Les revues tendancieuses me font croire que les parents n'y connaissent rien et ne veulent pas permettre à la jeunesse de s'offrir du bon temps. D'après les articles que je lis, la vie est belle; il suffit de vivre selon ses propres désirs et d'être sa propre référence.

Les revues fournissent des "références" pour les jeunes qui n'en ont pas encore ou qui en ont de fausses. Et je me laisse prendre dans ces raisonnements subtils: "Jeune fille, ne t'abandonne pas au premier venu. Attends de pouvoir t'attacher à quelqu'un... Ce n'est pas possible! Mais comment, tu vas avoir quinze ans et tu n'as pas encore de petit ami? Il est grand temps que tu y songes, sinon tu risques de rester seule toute ta vie... La valeur n'attend pas le nombre des années..."

Dans mon désespoir et ma crainte de me retrouver seule, je ne démonte pas cette logique mensongère. Moi aussi, je veux avoir un petit ami!

Peu avant mon quinzième anniversaire, je fais la connaissance d'un garçon qui me plaît. Je n'ai pas l'intention, comme beaucoup de filles de mon âge, de fréquenter un gars juste pendant deux semaines. Je veux nouer une amitié qui s'approfondisse.

Je n'ai aucun besoin sexuel. Je m'en rends compte lorsque le jeune homme se montre plus entreprenant. Je pense que l'aspiration à la sécurité, au contentement et à la paix entraînera le besoin physique. C'est ce que disent les revues et mes copines. Ce n'est pas le cas pour moi et j'en fais part au garçon. Personnellement, je me contenterais de promenades et d'entretiens mais pas lui. Alors, pour ne pas le perdre, je cède, malgré le profond dégoût

que m'inspirent les rapports sexuels. Je sais, pour avoir beaucoup lu, qu'il ne faut pas se montrer trop intransigente, sous peine de voir les garçons s'éloigner.

Il ne manque pas de savourer son triomphe: "Pourquoi, au début, parlais-tu de rester chaste, d'attendre plus tard...? Tu vois, tout se passe autrement qu'on l'imagine!"

Intérieurement, je suis révoltée mais je me tais en espérant fermement que bientôt les choses changeront et que je redeviendrai "normale". Mais rien ne change. Bientôt, le garçon disparaît en catimini, parce qu'il sent mes réticences et que je ne lui permets pas tout. Je le rencontre par hasard quelques mois plus tard. Il me salue comme si de rien n'était et me fait même des avances...!

Je trouve qu'il y va un peu fort. Tout compte fait, je commence à me demander si mes parents n'avaient pas raison...

Malheureusement, cette expérience ne me suffit pas. Il faut que je trouve moyen de répondre à mes aspirations et de combler mon vide intérieur. Et ce moyen, c'est bien sûr les garçons! J'en rencontre plusieurs et dois me rendre à l'évidence: tous ne recherchent qu'une chose et cela le plus rapidement possible, si bien que mon attitude réservée les éloigne de moi. Mais chaque expérience me fait souffrir et me blesse. Je me renferme de plus en plus. Je refuse de donner libre cours à mes sentiments, me contentant de les vivre pour moi-même.

A dix-sept ans, je fais la connaissance d'un jeune homme qui me considère vraiment comme une personne et non comme un objet. Je passe avec lui de nombreuses semaines sans qu'il ne manifeste de désir d'aller plus loin dans notre relation. Nous arrivons à faire tant de choses ensemble! Je suis heureuse, je ne me sens pas harcelée et un amour véritable commence à naître entre

nous. Aussi, quel choc pour moi lorsqu'il m'embrasse! Ce baiser ramène à la surface tous mes sentiments de dégoût d'autrefois. Notre amitié est-elle brisée? Pourquoi donc? Ce jeune homme est tellement différent des autres! Il est vraiment le modèle d'homme que je me suis toujours représenté comme compagnon pour la vie. Car, en moi, il y a également un besoin. Pourquoi ai-je réagi si brutalement? Qu'ai-je détruit dans notre relation? Tous les bons côtés de notre amitié n'arrivent plus à compenser mon appréhension de l'aspect physique.

Le jeune homme continue à m'entourer de beaucoup d'égards et se montre plus réservé. Mais je constate que je l'ai attristé. Cette pensée m'obsède tellement que je deviens complètement paralysée en sa présence. Comme par ailleurs je veux aussi vivre pleinement ma féminité, je m'engage dans une aventure sentimentale passagère avec un autre garçon car, sous l'emprise de l'alcool, j'éprouve du "plaisir".

Le coeur lourd, je me sépare de mon ami précédent qu'au fond de moi-même j'aime, et je sors avec l'autre qui, finalement, ne me convient pas. Mais les promesses des revues pour adolescentes sont formelles et je m'y accroche: "L'harmonie sexuelle montre que tout va bien entre vous". C'est loin d'être le cas. Bientôt, le gars me laisse tomber car je me refuse à lui; je trouve que notre amitié se limite à peu de choses, en dehors de faire l'amour et de boire de la bière, habitude qu'il me transmettrait facilement. Je me retrouve donc seule.

Je revois mon gentil compagnon. Nous nous expliquons et décidons de recommencer à zéro. Pendant environ deux ans, tout le temps que dure notre amitié, je suis très heureuse.

A cette époque, la question de Dieu me préoccupe de

nouveau, je ne sais pourquoi, et je me mets de nouveau à prier. J'en fais part à mon ami. Lui aussi réfléchit à ces choses. Malheureusement, je ne cherche pas les réponses à mes questions dans la Bible, celle-ci m'étant devenue étrangère. Nous nous adressons à l'église catholique. Ensemble, nous allons tous les samedis à la messe avant de nous rendre au club rock. Dans son village, mon copain fait un travail parmi les jeunes. De mon côté, je donne un coup de main au café-bar qui accueille des drogués et des marginaux dans notre ville.

Nous avons constaté des erreurs et des manquements dans l'enseignement de l'église. Pourtant, sans la laisser mettre le grappin sur nous, nous voulons nous accrocher à notre foi.

Notre conviction s'enracine encore davantage après avoir rencontré à Düsseldorf un groupe de "Jesus-people". Nous avons bien remarqué que, chez eux, toute la vie est différente. Ces jeunes ne sont pas aussi timorés que nous dans l'expression de leur foi. De plus, il se dégage d'eux une plus grande gaieté. Nous les trouvons cependant un peu "cinglés". Leur regard est si lumineux et si perçant qu'on a du mal à le soutenir. Ils prient tous ensemble: cette pagaille culmine en une extase au cours de laquelle certains se lèvent, d'autres sautent, d'autres font toutes sortes de contorsions avec leurs bras... jusqu'à ce qu'un "Amen" sonore ramène le calme. On veut nous imposer les mains pour que nous soyons remplis du Saint-Esprit.

Je livre ici mes impressions et mes sentiments d'alors sans porter de jugement sur les personnes. Je fais remarquer à mon ami: "Je comprends pourquoi les journaux déclarent que cette forme de pratique religieuse remplace la drogue pour certains jeunes". Bref, ce n'est pas no-

tre genre. Nous préférons rester sobres et nous en tenir à la religion traditionnelle.

Nous continuons donc à fréquenter l'église catholique. Mais, bientôt, une certaine lassitude s'empare de nous et nous n'avons plus envie d'y aller. Beaucoup de personnes engagées ont ressenti les mêmes choses parce que le fondement sur lequel reposait leur engagement n'était pas assez solide. Je puis témoigner aujourd'hui qu'à l'époque nous étions animés des meilleurs sentiments et que nous voulions vivre selon Dieu. Cependant, nous ne pouvions pas progresser dans la foi car nous ne lisions pas la Bible et n'avions pas de contacts avec de vrais chrétiens.

Les doutes nous assaillent à nouveau, au point que l'église et la foi nous apparaissent sous un jour très négatif. Lentement, mais sûrement, nous prenons nos distances avec toute forme de pratique religieuse. Je continue de me considérer comme chrétienne, mais seulement en privé et me montre parfois très agressive envers ceux qui persistent à fréquenter une église.

Au café-bar, je fais la connaissance d'une jeune fille et une solide amitié nous unit. Elle aussi a fait de nombreuses expériences décevantes avec des garçons. Nous nous sentons donc solidaires dans notre lutte contre les hommes qui méprisent les femmes.

Chaque fois que nous nous rencontrons, nous partageons nos souffrances passées et nous nous insurgons contre l'incroyable discrimination dont les femmes du monde entier sont l'objet. Nous nous montons réciproquement la tête, au point de découvrir dans tout ce que les hommes font une motivation misogyne. Mon amie me suggère de confier mes difficultés, bien réelles, aux soins d'un psychothérapeute.

Je recherche donc un psychologue susceptible de modifier mes comportements. En participant activement, je dois, à son avis, éliminer mes défauts.

Mais sa thérapie me paraît plutôt bizarre. En songeant sérieusement à tout cela, je me dis qu'il ne suffit pas seulement de nouvelles techniques pour supprimer mes craintes et modifier mes sentiments. Mais je ne me permets pas de dire à voix haute ce que je pense tout bas; j'essaie plutôt de me faire entrer dans le crâne l'idée suivante: "Débranche ton cerveau et laisse la thérapie faire son oeuvre!"

C'est d'ailleurs la seule façon pour qu'une telle pratique puisse agir! Au moyen de modèles comportementaux et de règles, il faut remplacer ce qui est mauvais et troublant par du nouveau et du bon. La suite de l'histoire montre comment certains "thérapeutes" s'y prennent avec leurs clientes en détresse.

Pendant le traitement que j'accepte de suivre uniquement pour faire plaisir à mon amie, mon compagnon se fiance avec elle, car elle lui offre davantage que moi. Je ne lui en veux même pas puisque je suis de toute façon une femme moins intéressante pour lui. Et qui vient me consoler durant la nuit? Mon amie elle-même!

Je suis tellement perturbée et désespérée que j'accepte tout. Pire encore, je me persuade que nous sommes vraiment formidables, nous trois, pour que notre amitié ne souffre pas de cette situation. En effet, je demeure avec mon ancien compagnon et ma remplaçante!

Mais il arrive un moment, au cours du traitement que je suis, où le psychologue préconise des "échanges de partenaires". Il me demande si je vois des inconvénients à faire l'amour avec mon ex-compagnon puisque nous vivons en si bonne entente. Cette idée me scandalise et

me révolte: “C’est un peu fort! Ce n’est sûrement pas sérieux! Que fait-on encore du sentiment? Quel respect lui témoigne-t-on?” En fait, je devrais mettre fin à ce moment-là aux séances de psychothérapie. Mais je dois si souvent aller contre les indications de ma conscience que, cette fois encore, je me sens trop faible pour stopper le traitement. Je ne peux que décliner l’offre du spécialiste et lui demander de me proposer autre chose. Mais ce qu’il me suggère est tout aussi incongru. Je remercie Dieu qui, par différentes circonstances, n’a pas permis que j’en arrive là.

Je cesse les séances de psychothérapie, “guérite”, lorsque, six mois après la rupture avec mon ami, je m’amourache à nouveau de lui et traverse une période d’euphorie. Mais, en réalité, ce garçon m’exploite lui aussi. Comme il connaît assez bien mes problèmes, il essaie habilement de m’aider à les surmonter, en adoptant “sa méthode”. Ainsi que des milliers d’autres filles, je tombe dans le panneau, moi qui me considère comme tellement maligne, avisée et expérimentée!

Je suis là, assise, lorsqu’il vide son sac et avoue ouvertement et brutalement sa manoeuvre. Mais je suis déjà trop insensibilisée pour dramatiser les conséquences. Ma réaction immédiate est de me dire: “Ce que vous, hommes, savez faire, je le sais depuis longtemps. Il ne faut pas nous prendre, nous autres femmes, pour des débiles!”

Encouragée par mon amie et par une certaine littérature féminine, je pars en croisade contre les hommes pour leur faire payer tout ce qu’ils ont fait subir aux femmes. Cette tâche m’est facilitée par le fait qu’ayant trouvé un nouvel emploi, je dois m’établir dans un autre village. Je vivrai ainsi dans mon propre appartement! Je n’ai guère

plus de contacts avec mes parents, car je préfère passer mes week-ends seule.

J'ai échafaudé le plan suivant: chaque week-end, je me rendrai dans une discothèque et j'aguicherai les hommes. Je leur donnerai quelque espoir, puis je les enverrai promener. Au cas où, par extraordinaire, l'un d'eux me plairait, je déciderai de m'offrir du bon temps dans la débauche.

Je sais que, pour agir de la sorte, il faut que je balance par dessus bord toutes les valeurs et toutes les convictions relatives au véritable amour auxquelles je tiens encore malgré tout. Je dois les renier mais je suis prête à faire ce sacrifice car, entre temps, je me suis habituée à me laisser diriger par les autres.

Je suis donc amenée chaque week-end à ne faire presque que des choses qui me déplaisent!

Premièrement: je ne trouve mes "victimes" que dans des discothèques que je n'aime pas. J'ai une nette préférence pour le hard rock, mais les "types" que je recherche fréquentent rarement ces lieux.

Deuxièmement: je dois dépenser des sommes folles en vêtements sexy, en cosmétiques et en coiffure. Par goût, je préférerais déambuler dans des jeans délavés et rapiécés, sans me maquiller et avec les cheveux très courts.

Troisièmement: je dois accoster les hommes, leur parler et les affrioler, alors que je me sens tellement plus à l'aise dans une position d'attente et de retrait! Je suis plus encline à m'intéresser timidement à un individu particulier dans un groupe et à me faire connaître à lui, par des entretiens et des initiatives. Et ces bavardages de comptoir, pour ne rien dire! Et tous ces hommes sont si méfiants! Je veux leur montrer ce qu'est "la condition de la femme" et je ne reçois en retour qu'un sourire figé.

Ce n'est pas étonnant: mon "message" ne colle pas avec mon apparence. Et je me livre à un jeu très dangereux.

Résultat: ma "campagne guerrière" est un beau fiasco! Je ne vois qu'une seule issue pour satisfaire mes ambitions: me consacrer entièrement à la cause des femmes.

Cette issue de secours m'est conseillée toujours par la même amie qui, entre temps, a repris des études à Bielefeld. Elle me décrit cette ville sous les couleurs les plus lumineuses. Pour les femmes, Bielefeld est un vrai paradis: un centre ville spécialement réservé aux femmes, des bistrotts pour femmes lesbiennes que l'on peut voir bras dessus, bras dessous dans les rues, sans que personne ne se retourne sur elles. Et une littérature abondante consacrée à la formation et à la défense de la personnalité et de la condition de la femme.

Ma résolution est prise: dès la fin de mon contrat de travail, je m'établirai à Bielefeld.

Le moment venu, je m'installe chez mon amie avec qui j'entretiens des relations "intimes", comme il se doit pour une femme qui défend les droits de ses semblables. Certes, mon coeur n'y est pas, mais je fais taire ma conscience, car je ne vois pas comment agir autrement.

La "liberté" que je m'octroie, tout comme les idées sans cesse nouvelles qui m'imprègnent, ne correspondent en fait pas du tout à ma nature.

Aujourd'hui encore, je m'étonne de ce que j'aie pu mener une vie si dissolue et si insensée sans m'adonner à la drogue ou à l'alcool. Les nouvelles théories que je partageais et que je propageais alors, les voies dans lesquelles je m'étais engagée et les expériences auxquelles je me livrais sont sans doute tellement exaltantes qu'elles me rendirent aveugle devant ces vices dangereux.

Mais Bielefeld ne me procure aucune des satisfactions “paradisiques” escomptées, au contraire! Notre “lune de miel féminine” prend rapidement fin au moment où je fais la connaissance d’un homme chez qui j’élis domicile. Il correspond tout à fait au portrait de l’homme que dénoncent les revues féministes: égoïste, profiteur, buveur invétéré, ne s’intéressant pas du tout aux humains mais seulement à l’objet “femme”.

Je m’en rends compte très rapidement par moi-même. Il faut que je sois bien folle, bien idiote pour rester avec un tel type! Chaque article des revues féministes que je lis prétend que tous les hommes sont des fléaux pour les femmes. Malgré cela, je ne peux me contraindre à le quitter. Je vis donc huit mois avec lui, écartelée entre ma nostalgie d’une vraie liberté, mon désir d’être prise au sérieux et valorisée, et l’espoir d’un avenir meilleur.

Jusqu’à la fin, je crois pouvoir le changer en essayant de discerner en lui le bien que “l’éducation antérieure” a détruit. Je quitte l’appartement en courant le jour où je suis battue. Quelle humiliation! J’avais toujours déclaré insensée la femme qui se laissait taper dessus par un homme! Je découvre ainsi moi-même combien d’individus sont aveuglés et précipitent leur propre malheur en prétendant voir clair!

Cependant, à cette époque, la main paternelle d’un Dieu aimant est toujours sur moi et ma délivrance toute proche.

En compagnie d’une de mes amies, je me suis rendue quelques semaines plus tôt à une étude biblique tenue dans une Union Chrétienne de Jeunes Filles et de Jeunes Gens. Nous voulions révéler à ces adolescents quel est le sort des femmes dans le monde.

Mais notre thème ne les intéresse pas du tout. En

revanche, ils nous disent ce que la vie devient quand on accepte Jésus dans son coeur. J'oublie vite les paroles entendues mais je suis fortement impressionnée par le comportement d'un jeune de seize ans qui ne s'en laisse pas conter par mes questions provocantes. Il me prêche la "bonne nouvelle" calmement, amicalement et avec beaucoup d'amour, au point que je commence à avoir honte de mon arrogance. Je me sens attirée par ce cercle biblique.

A Bielefeld, il y a également un café-bar chrétien. Je fréquente ces deux endroits aussi souvent que mon emploi du temps me le permet. Je pense: "Voilà des jeunes qui croient vraiment en Jésus-Christ comme leur Seigneur et leur Sauveur!"

J'évoque mes souvenirs d'enfance et constate que la foi est pour ces nouvelles fréquentations une réalité aussi vivante que pour moi autrefois. Curieuse d'en savoir davantage, j'accepte la Bible qu'un collègue de travail m'offre. Il me parle de différentes choses que je n'ai pas comprises jusque-là. Petit à petit, mon coeur s'ouvre. J'y vais à pas mesurés, car je conserve encore le souvenir négatif des "Jesus-people" et je veux rester en pleine possession de mes moyens pour me décider en parfaite connaissance de cause. Je prête donc une oreille très attentive aux études bibliques et aux conversations avec des chrétiens et dois m'avouer que ces gens connaissent la vie véritable, dépourvue de sensiblerie, qu'ils ont les pieds bien sur terre et ne se laissent pas accaparer par la vie d'ici-bas, comme c'est mon cas.

La lumière se fait de plus en plus vive en moi. Le jour arrive où, à la croisée des chemins, je me décide. Je sais qu'il faut que je le fasse devant Dieu et devant quelqu'un. Ce jour-là, je demande à un chrétien de venir pri-

er avec moi dans une salle contiguë au café-bar. Je supplie le Seigneur Jésus de me pardonner mes nombreux péchés et le remercie pour l'oeuvre accomplie sur la croix. Je lui demande de m'instruire par sa Parole et de fortifier ma résolution de lui obéir, car je ne veux avoir désormais dans ma vie aucun autre principe directeur que la Bible.

Alors sa paix remplit mon coeur. Tous les ressentiments et toutes les idées de vengeance à l'égard de mes anciennes connaissances disparaissent. Je ne suis plus poursuivie par des pensées confuses, des rêves stupides ou des craintes. Je me sens vraiment heureuse d'avoir enfin trouvé Jésus, de savoir que sa Parole est parfaite et utile, et qu'elle n'a nul besoin d'être adaptée au goût du jour pour garder sa saveur.

Le Seigneur doit encore faire preuve de beaucoup de patience avec moi, car mes anciennes conceptions sont tellement enracinées en profondeur dans ma pensée que je ne crois et n'obéis pas toujours immédiatement à sa Parole.

Je me révolte d'emblée intérieurement contre les passages bibliques qui me semblent porter préjudice aux femmes. Certes, je sais que le monde déforme et utilise à tort certains versets de l'Écriture contre les femmes. Mon coeur assoiffé d'émancipation se plaît à se dire, par exemple: "Il faut tenir compte du contexte juif où ces versets ont été écrits; ils portent la marque des coutumes locales et temporelles...". Mais d'autres versets qui préconisent la soumission des femmes me mettent mal à l'aise. Pourtant, je sais que la Bible a raison et que moi j'ai tort de m'insurger contre elle. Depuis, j'ai appris beaucoup de choses qui ont nuancé ou transformé mes conceptions d'autrefois.

Aujourd'hui, je le sais: *“Il n’y a plus ni Juif ni Grec, il n’y a plus ni esclave ni libre, il n’y a plus ni homme ni femme; car tous, vous êtes un en Jésus-Christ”* (Galates 3:28).

Dieu ne fait aucune ségrégation entre les sexes quant à leur valeur à ses yeux. Il ne nous traite pas avec injustice, mais différemment selon la nature qu’il nous a donnée, homme ou femme. Dieu n’aurait pas eu besoin de créer deux sexes s’ils avaient dû être rigoureusement identiques et interchangeables. Mais nous, hommes et femmes, voulons abolir les différences et nous nous engageons de la sorte dans des croisades qui nous asservissent et contribuent à notre propre malheur. A cette époque, je découvre dans la Bible comment Dieu considère ma condition de femme. Je dois reconnaître qu’il ne pouvait pas me confier une plus belle mission. Je prends conscience peu à peu que, si je me laisse instruire et guider par sa Parole, je découvrirai ce après quoi j’ai aspiré pendant tant d’années.

Mais je ne suis pas devenue pour autant un “être inférieur”, une femme qui s’affaire uniquement derrière ses fourneaux et ne prend pas d’autres initiatives! C’est ainsi que je me représentais les chrétiennes autrefois. Je deviens une “missionnaire”, co-ouvrière avec Dieu dans son royaume.

Il est vrai que je ne pars pas en Afrique! Mon champ de mission se trouve à Bielefeld. C’est là que je témoigne de ma foi en disant aux personnes que je rencontre, seule, la mort de Jésus sur la croix nous délivre de nos péchés. Personne d’autre, ni rien d’autre, pas même le sacrifice de soi-même, aucune Eglise. Uniquement le Seigneur Jésus.

Si seulement tous voulaient accepter cette bonne nouvelle!

Au café-bar, Winfried, un ancien collègue de travail et moi assurons ensemble la permanence. Winfried s'est converti un an plus tôt ; il est fortement engagé dans l'activité du café-bar. Il est également impliqué dans un groupe de jeunes des Unions chrétiennes. Le travail en commun nous permet de mieux nous connaître et, insensiblement, une sympathie réciproque s'établit entre nous. Au lieu d'accomplir chacun dans notre coin les tâches qui nous sont confiées, nous découvrons que nous pouvons les réaliser ensemble et que nous nous complétons admirablement.

Petit à petit, la sympathie fait place à l'amour, mais à un amour qui s'alimente de l'amour de Dieu.

Nous nous fiançons, en nous laissant guider non seulement par nos sentiments mais par la certitude que Dieu veut notre union.

Nous avons cependant encore beaucoup à apprendre. Ainsi, bien que fiancés, nous vivons déjà ensemble. Quand nous découvrons que la Bible interdit une telle relation avant le mariage, nous obéissons. Cela nous est évidemment beaucoup plus difficile que si nous avions connu plus tôt la volonté de Dieu et si nous nous y étions soumis.

Nous nous marions en 1979. Nous choisissons pour la circonstance la devise suivante: "*Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, à savoir Jésus-Christ*" (1 Corinthiens 3:11).

Nous apprenons également à modifier notre façon de penser concernant notre apparence et à modifier des éléments qui nous paraissaient sans importance autrefois. Une personne non avertie aurait tendance à considérer Winfried plutôt comme un hippie que comme un chrétien convaincu, avec ses cheveux qui lui tombent sur les

épaules, ses pantalons multicolores avachis et ses éternelles pantoufles de feutre aux pieds. Dieu use de patience envers nous: la lecture assidue de la Bible nous convainc que nous devons aussi abandonner ces restes de notre ancienne façon d'être et adopter un comportement plus digne de l'évangile.

Au début de notre nouvelle vie, nous sommes enthousiasmés par la personne de Jésus-Sauveur. Mais l'étude attentive des Saintes Ecritures nous montre qu'après sa résurrection et son ascension ce Jésus a été fait "Seigneur". Comme nous l'aimons et qu'il a changé notre existence de fond en comble en remplissant notre coeur de joie et de paix, nous n'avons pas de mal à nous soumettre à sa seigneurie.

Notre désir commun est de faire connaître à notre génération en proie au désespoir et au doute l'amour de Dieu que nous avons si merveilleusement expérimenté.

Que sont-ils devenus ?

Dieter Röhrig se consacre aux personnes en danger et dirige une communauté de jeunes filles et de jeunes femmes qui ont toutes connu la drogue ou ont eu affaire avec la justice. Il est marié et père de quatre enfants.

Hans Eichblatt est à plein temps au service de Dieu, dans le cadre de l'association qui, à Hückeswagen, offre un secours aux personnes en danger moral, notamment les détenus. Il apporte aussi son aide aux ex-détenus qui vivent en communauté. Il cherche à leur faire prendre un nouveau départ dans la vie.

Gertrude Berg vit comme épouse et mère dans le sud de l'Allemagne.

Antonio Bueno vit avec sa famille à Munich où il s'efforce d'accomplir une oeuvre missionnaire parmi les jeunes.

Ali Cobanoglu est installé en Allemagne avec sa famille. A côté de son travail, il s'occupe des immigrés, notamment des Kurdes.

Hildegarde Weiler est mère de quatre enfants; elle demeure à Bielefeld où, avec son mari, elle s'occupe principalement de littérature chrétienne.

Epilogue

Ma vie a-t-elle un sens?

Par ces témoignages, nous cherchons à persuader nos lecteurs anxieux et craintifs devant l'avenir que la foi en Jésus-Christ peut donner à tout homme le pardon de ses offenses et une réorientation de sa vie vers un nouveau but, de sorte qu'il peut aller de l'avant sans peur du lendemain qui est entre les mains de Dieu.

La Bible nous révèle que l'homme est une créature spécifique de Dieu et qu'il n'est pas le produit d'un hasard aveugle. Dieu seul peut donc répondre d'une façon absolument certaine aux grandes questions de l'homme concernant son origine, sa raison d'être et sa finalité.

Dieu a créé l'être humain pour

- qu'il prenne soin de la terre et qu'il s'y multiplie (Genèse 1:28; 2:15);
- qu'il Lui rende gloire et L'adore (Romains 1:21);
- qu'il L'aime de tout son coeur, de toute son âme, de toute sa force et de toute sa pensée et qu'il aime son prochain comme lui-même (Marc 12:30-31).

A commencer par Adam et Eve, les hommes et les femmes ont cependant contesté la souveraineté de Dieu sur eux en voulant être semblables à Lui et mener leur vie comme bon leur semblait.

Qu'est-ce que le péché?

Dans sa nature, le péché, c'est la révolte contre Dieu et la prétention de l'homme à vivre indépendant de son Créateur et à organiser lui-même sa vie. A cause du péché, il a perdu sa communion avec Dieu et vit désormais séparé de Lui. Ce péché originel est la source de toutes les transgressions des hommes.

Par suite du péché, l'homme est:

- séparé de Dieu (Esaïe 59:2);
- “mort” aux yeux de Dieu (Ephésiens 2:1);
- ennemi de Dieu (Romains 5:10);
- incapable de plaire à Dieu (Romains 8:8);
- condamné à la séparation éternelle d'avec Dieu et au châtement éternel (Romains 6:23).

Parce qu'il est une créature entièrement corrompue par le péché, tous les efforts de l'homme pour abolir cette séparation, aussi grands soient-ils, sont voués à l'échec. Le péché est comme de la vase dans laquelle l'homme s'enfonce et dont il ne peut pas s'extraire par sa propre force.

Jésus-Christ, à quoi bon?

Seul Dieu, qui est par essence Sainteté, Justice, Grâce et Amour absolu, pouvait rétablir la liaison avec l'homme. Il a cherché et trouvé le moyen de sauver l'homme qu'il aime, sans sacrifier les exigences de sa sainteté.

A cause de sa justice, Dieu se devait de punir le péché. Une seule solution s'offrait alors pour garantir le salut de l'homme: un homme sans péché qui accepte de se substituer aux pécheurs et de subir la condamnation que ceux-ci méritent à cause de leurs péchés.

Cet homme, c'est Jésus-Christ, le fils de Dieu. Il est venu sur terre pour prendre sur lui nos péchés et les expier sur la croix où des hommes hargneux l'ont cloué, raillé et maltraité. C'est là que Dieu lui a imputé nos péchés.

Comme un paratonnerre détourne sur lui-même l'éclair destructeur, le Seigneur Jésus a attiré sur sa personne la colère de Dieu.

“Il n'a commis aucun péché, ses lèvres n'ont jamais prononcé de mensonge. Injurié, il ne ripostait pas par l'injure. Quand on le faisait souffrir, il ne formulait aucune menace, mais remettait sa cause entre les mains du juste Juge. Il a pris nos péchés sur lui et les a portés dans son corps, sur la croix” (1 Pierre 2:22-24).

“Celui qui était innocent de tout péché, Dieu l'a condamné comme un pécheur à notre place pour que, dans l'union avec le Christ, nous soyons justes aux yeux de Dieu” (2 Corinthiens 5:21).

“Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique, pour que tous ceux qui mettent leur confiance en lui échappent à la perdition et qu'ils aient la vie éternelle” (Jean 3:16).

Voilà pourquoi Jésus est le seul chemin qui mène à Dieu, le seul moyen d'être réconcilié avec Dieu. De lui-même, il a déclaré:

“Le chemin, c’est moi, parce que je suis la vérité et la vie. Personne ne va au Père sans passer par moi” (Jean 14:6).

“C’est en lui seul que se trouve le salut. Dans le monde entier, Dieu n’a jamais donné le nom d’aucun autre homme par lequel nous devons être sauvés” (Actes 4:12).

Qu’est-ce que la foi?

Le sacrifice de Jésus n’est pas imputé automatiquement à tous les hommes. Il y a une condition à remplir: pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut croire personnellement à Jésus-Christ.

La foi qui sauve n’est pas une adhésion intellectuelle à des vérités, mais un abandon total à Dieu et l’acceptation sans réserve de ses déclarations.

Par la foi, je confesse

- que je suis un pécheur,
- que je mérite la condamnation éternelle à cause de mes péchés.

Mais croire, c’est aussi m’appuyer exclusivement sur la personne et l’oeuvre expiatoire de Jésus, et accepter avec reconnaissance le pardon de mes fautes.

Jésus-Christ ne peut pas mentir. Je peux me fier à ses paroles. Il a affirmé:

“Oui, vraiment, je vous l’assure: celui qui écoute ce que je dis et qui place sa confiance dans le Père qui m’a envoyé, possède, dès à présent, la vie éternelle et

il ne sera pas condamné; il est déjà passé de la mort à la vie” (Jean 5:24).

“Si nous avouons nos péchés, il est fidèle et juste et, par conséquent, il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de tout le mal que nous avons commis” (1 Jean 1:9).

Concrètement, voici les étapes à franchir:

1. Reconnaître consciemment devant Dieu mon état de pécheur et mes péchés;
2. Demander pardon à Dieu;
3. Accepter par la foi la promesse du pardon de Dieu, grâce au sacrifice de Jésus-Christ, et le remercier pour la délivrance accordée;
4. Reconnaître Jésus-Christ comme Seigneur de ma vie et lui en confier la direction.

A l’instant où je me tourne sincèrement vers Dieu en confessant mes fautes et en acceptant le pardon par le sang de Christ, Dieu opère en moi une “nouvelle naissance” (Jean 3:5).

Avec elle, Dieu m’offre aussi:

- le rachat (Ephésiens 1:7; 1 Pierre 1:18-19);
- le pardon (Ephésiens 1:7; 1 Jean 1:9);
- la justification (Romains 3:23-28; 5:1);
- l’adoption (Jean 1:12; 1 Jean 3:1);
- la vie éternelle (Jean 3:14-16; 5:24; 6:40; 10:27-29).

Comment vivre en chrétien?

La vie nouvelle, donnée par Dieu, a besoin d'être alimentée, fortifiée et entretenue.

Voici les caractéristiques d'une vie chrétienne authentique:

1. Lecture et étude de la Bible

La Bible est la Parole infaillible de Dieu. Elle est la règle de vie. Par elle, Dieu nous parle et veut nous familiariser avec les réalités éternelles, avec ses pensées et son dessein.

De même que notre corps a besoin d'une nourriture régulière pour se développer et bien fonctionner, la vie spirituelle a besoin de la nourriture de la Parole de Dieu pour une croissance harmonieuse (1 Pierre 2:2; 2 Timothée 3:15-17).

2. Prière

Si Dieu s'adresse à nous par sa Parole, nous, de notre côté, nous pouvons lui parler et lui exprimer notre reconnaissance, notre adoration et nos requêtes. Dieu écoute et exauce les prières. Nous pouvons l'invoquer en tout temps, en tout lieu et dans n'importe quelle situation. Il est toutefois conseillé de commencer la journée et de la terminer par la prière (1 Thessaloniens 5:17; Ephésiens 6:18).

3. Communion fraternelle

Le chrétien n'est pas un solitaire. Il fait partie de ceux qui ont été rachetés et qui forment l'Eglise ou l'assem-

blée de Dieu. Le Nouveau Testament compare l'Eglise au Corps de Christ dont chaque nouveau-né spirituel est un membre et remplit une fonction particulière.

La communion avec des chrétiens qui reconnaissent et aiment en Jésus leur Sauveur et leur Seigneur, qui acceptent la Bible comme autorité suprême pour toute matière de foi et de vie, est un élément essentiel de la vie chrétienne (1 Corinthiens 12:12; Hébreux 10:25).

4. Le témoignage rendu à Jésus-Christ

La foi doit se manifester en paroles et en actes. Elle ne doit pas rester une affaire secrète et privée. Dieu veut que nous nous affichions clairement de son côté et que nous soyons des panneaux indicateurs pour nos semblables, des panneaux qui orientent vers Jésus.

C'est notre privilège que de pouvoir apporter la bonne nouvelle de l'amour de Dieu en Jésus-Christ à ce monde qui a crucifié le Fils de Dieu (Matthieu 10:32; Romains 10:8-10).

“Nous faisons donc fonction d’ambassadeurs au nom du Christ, comme si Dieu adressait par nous cette invitation aux hommes: C’est au nom du Christ que nous vous en supplions: soyez réconciliés avec Dieu” (2 Corinthiens 5:20).

“Si l’on vous demande de justifier votre espérance, soyez toujours prêts à la défendre” (1 Pierre 3:15).

Si vous avez des questions à poser ou si vous recherchez des contacts avec des chrétiens convaincus, vous pouvez vous adresser aux éditeurs qui se feront un plaisir de vous aider.